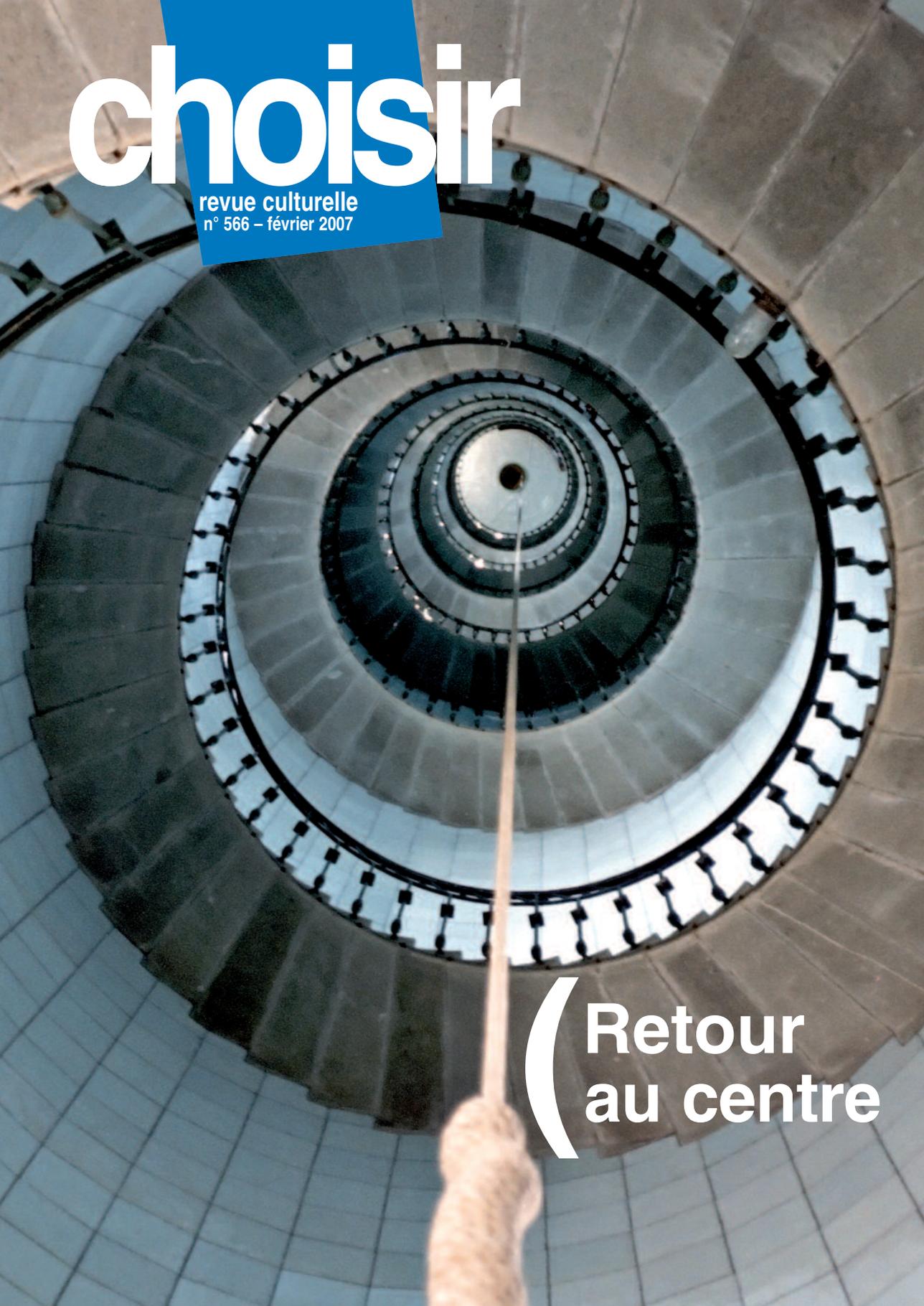


# choisir

revue culturelle  
n° 566 – février 2007



Retour  
au centre



*Cœur pèlerin*

*Psaume 84*

*Cœur pèlerin  
Je suis ton centre*

*Laisse la joie ouvrir en toi  
le temple du dedans  
laisse la joie planter en toi  
son arbre fou*

*Cœur pèlerin  
Je suis ton centre*

*Dans le dédale du vent  
l'aigle trouve son aire  
sous l'épaule du toit  
le martinet son nid  
comme l'éclair sa fête noire  
(...)*

*Cœur pèlerin  
Je suis ton centre*

*Un instant  
dix mille ans tout s'unifie  
dans l'extase des pierres  
où le silence adore*

**Alain Lerbret**

*« Chants du silence. Les Psaumes pour aujourd'hui »*



# choisir

n° 566 - février 2007

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

## Adresse

rue Jacques-Dalphin 18  
1227 Carouge (Genève)

## Administration et abonnements

tél. 022 827 46 76  
administration@choisir.ch

## Rédaction

tél. 022 827 46 75  
fax 022 827 46 70  
redaction@choisir.ch  
Internet : www.choisir.ch

## Rédaction

Pierre Emonet s.j., rédacteur en chef  
Lucienne Bittar, rédactrice  
Jacqueline Huppi, secrétaire

## Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.  
Joseph Hug s.j.  
Stjepan Kusar  
Jean-Bernard Livio s.j.

## Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina  
rue du Scex 34 • 1950 Sion  
tél. 027 322 14 60

## Cedofor

Marie-Thérèse Bouchardy  
Axelle Dos Ghali  
Stjepan Kusar

## Administration

Geneviève Rosset-Joye

## Abonnements

1 an : FS 95.-  
Etudiants, apprentis, AVS : FS 65.-  
CCP : 12-413-1 «**choisir**»  
Pour l'étranger : FS 100.-  
par avion : FS 105.-  
€ : 66.- ; par avion : € 70.-  
Prix au numéro : FS 9.-

**choisir** = ISSN 0009-4994

## Illustrations

Couverture : Pierre Emonet. Intérieur du  
phare de l'Île Vierge (Côtes d'Armor)  
p. 7 : Jean-Jacques Kissling  
p. 22 : Franz Dähler  
p. 26 : Philippe Lissac/GODONG  
p. 29 : Mars Distribution  
p. 30 : Mario Del Curto

Les titres et intertitres sont de la rédaction

# sommaire

<b>Editorial</b>	<b>2</b>
Retour au centre <i>par Pierre Emonet</i>	
<b>Actuel</b>	<b>4</b>
<b>Spiritualité</b>	<b>8</b>
Quand prier donne sens <i>par Luc Ruedin</i>	
<b>Eglise</b>	<b>9</b>
Quête spirituelle postmoderne <i>par Stjepan Kusar</i>	
<b>Eglise</b>	<b>12</b>
Recentrer sa foi : une interview de Mgr Kurt Koch <i>par Josef Bossart</i>	
<b>Spiritualité</b>	<b>16</b>
Mystique de fusion ou d'union ? <i>par Luc Ruedin</i>	
<b>Religions</b>	<b>20</b>
Un islam plus libéral et émancipé : le cas de l'Indonésie <i>par Franz Dähler</i>	
<b>Psychologie</b>	<b>24</b>
Etes-vous sûr d'être homosexuel ? <i>par Danielle Quinodoz</i>	
<b>Cinéma</b>	<b>28</b>
Solitudes <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>	
<b>Théâtre</b>	<b>30</b>
Trouver sa place <i>par Valérie Bory</i>	
<b>Lettres</b>	<b>32</b>
La brebis cachée : Robert Walser (1878-1956) <i>par Gérard Joulié</i>	
<b>Livres ouverts</b>	<b>36</b>
Le visage de Dominique <i>par Marie-Luce Dayer</i>	
<b>Bloc-notes</b>	<b>44</b>
L'odyssée de l'espèce <i>par Gladys Théodoloz</i>	

# Retour au centre

*Dans l'interview qu'il a accordée à l'agence APIC et publiée dans ce numéro de choisir, Mgr Koch, le nouveau président de la Conférence des évêques suisses, se livre à un tour d'horizon très lucide et courageux de la situation de l'Eglise catholique en Suisse. Prenant acte de la crise qui touche la pratique religieuse dans son ensemble, l'évêque de Bâle met le doigt sur ce qui semble être un des maux majeurs dont souffre l'Eglise : une préoccupation excessive pour les questions structurelles qui fait perdre de vue la beauté de la foi chrétienne. De fait, le latin et les rites de la messe, les diverses manières de pratiquer le sacrement de la réconciliation, le célibat sacerdotal, l'utilisation du préservatif occupent trop de places. En ancrant dans l'imaginaire populaire une image de l'Eglise qui n'a rien à voir avec le message du christianisme, ces discussions stérilisent la mission qui lui a été confiée. Car l'Eglise c'est d'abord le Christ lui-même, présent dans le monde sous des formes qui n'ont pas grand-chose de commun avec toutes ces questions. Ceux et celles qui se tournent vers elle attendent qu'elle poursuive simplement l'œuvre du Christ : établir la paix, rompre le pain, communiquer l'Esprit, annoncer une parole de liberté aux pauvres et aux petits, faire résonner à temps et à contretemps un message d'amour, de liberté, de joie. Les batailles de sacristie ne leur apportent pas l'élan spirituel dont ils ont besoin pour trouver un sens à leur vie et soutenir leur engagement pour une société plus juste.*

*Des polémiques du même genre empoisonnaient déjà la première communauté chrétienne. A Rome, à Corinthe, en Galatie, les chrétiens se disputaient pour des questions de nourriture casher, de circoncision ou de calendrier liturgique. Saint Paul ne s'est pas gêné de leur reprocher - et avec quelle vigueur ! - de pervertir le message chrétien. En attachant trop d'importance à des institutions caduques, ils mettaient en péril le salut apporté par le Christ : « Le règne de Dieu n'est pas affaire de nourriture ou de boisson ; il est justice, paix et joie dans l'Esprit saint » (Rm 14,17).*

*Ce genre de débats est une tentation permanente pour les Eglises, une manière subtile de sacrifier à l'esprit du monde sous le masque du zèle pour Dieu. Les énergies déployées à se quereller pour des questions annexes agissent comme une force centrifuge ; elles détournent l'attention du centre vers la périphérie, du Christ vers des institutions qui ne sont finalement que des fruits saisonniers de l'histoire. Il est temps de*

*revenir au centre en passant de l'extérieur vers l'intérieur, des choses vers une personne, celle du Christ, présent dans sa parole comme ultime instance de la pensée et de la vie. Les chrétiens ont mieux à offrir au monde que leurs divisions : la joie de croire et le témoignage de leur foi, la fréquentation de la Parole et son assimilation dans la vie de chaque jour, la pratique de la prière et de la méditation, la fraternité universelle, l'engagement pour la justice et la paix sont tout de même des sujets plus spécifiques du christianisme que nos querelles d'arrière-garde. Plusieurs articles de ce numéro de choisir y font allusion et proposent même quelques chemins.*

*Le retour au centre n'est pas un repli individualiste. Au cœur sclérosé, engoncé dans des pratiques legalistes et extérieures, succède un cœur de chair, capable de percevoir la présence intérieure, de l'aimer et de lui obéir. Les prophètes y voyaient le signe d'une nouveauté dans les relations entre Dieu et les hommes (la Nouvelle Alliance). « Tu étais dedans, mais moi, j'étais dehors ! Tu étais toujours avec moi, mais moi, je n'étais pas avec Toi ! » (saint Augustin). Les chrétiens n'ont pas d'autre mission que d'apporter à chaque génération et culture l'unique Parole capable d'éveiller et de libérer la Présence intérieure. Dépositaires de l'Évangile, la bonne nouvelle qui pacifie et encourage, leur responsabilité est immense. La prédication, les rites, les préceptes, les lois, les institutions et les pasteurs ne sont finalement que l'immense échafaudage destiné à faciliter le retour constant vers cet essentiel. Il serait aberrant de compromettre ce cadeau de lumière, de joie et de liberté par des pré-occupations annexes.*

**Pierre Emonet s.j.**



■ Info

### Journée mondiale de prière

La Journée mondiale de prière (JMP) 2007 aura lieu le 2 mars sur le thème *Unis sous la tente de Dieu*. La JMP, un mouvement de femmes chrétiennes, laïques et engagées, est née il y a plus de cent ans en Amérique, sous la houlette de quelques femmes décidées à s'opposer à la misère, au nom de la foi.

Aujourd'hui, elle se célèbre dans plus de 170 pays ou régions. La préoccupation commune est de lutter contre la pauvreté et de poser des signes d'espérance grâce à « une prière informée et une action priante ». Cette certitude que la prière est une force de changement s'exprime plus particulièrement le premier vendredi de mars. La liturgie de ce jour-là est préparée chaque année par des femmes d'un pays différent. C'est au tour du Paraguay. ([www.wgt.ch](http://www.wgt.ch))

■ Info

### Evangéliques vaudois

Le Grand Conseil vaudois a adopté le 9 janvier passé les nouvelles lois sur les relations entre l'Etat et les Eglises. Elles devraient permettre aux « autres communautés religieuses » de bénéficier d'une reconnaissance d'intérêt public. La Fédération évangélique vaudoise (FEV), qui depuis 2003 regroupe les principales unions d'Eglises évangéliques du canton, a salué ce changement dans un communiqué de presse. « La démarche de l'Etat de Vaud est intéressante et avant-gardiste pour la Suisse, estime Stéphane Bossel, président de la FEV. Elle tombe bien pour la plus grande partie des évangéliques vaudois qui souhaitent utiliser cette possibilité pour s'intégrer davantage dans la

société. » La FEV déposera, dès le délai référendaire échu, une demande de reconnaissance d'intérêt public.

■ Info

### Etats-Unis : les baptistes modérés s'organisent

Les anciens présidents des Etats-Unis Jimmy Carter et Bill Clinton ont apporté leur soutien à un nouveau groupement de baptistes centristes, se dissociant de la Convention des baptistes du Sud, considérée comme trop conservatrice et fondamentaliste. Le nouveau mouvement, qui comprend près de 40 groupes baptistes, prévoit de tenir sa première réunion à Atlanta, en janvier 2008. L'organisation s'attaquera à de vastes questions sociales, comme la pauvreté, la pollution, le manque de soins de santé et les conflits religieux et raciaux dans le monde. Elle cherchera aussi à modifier l'image d'Eglise exclusive que donne la Convention des baptistes du Sud.

Jimmy Carter, qui a quitté les baptistes du Sud en 2000, lorsque la direction de l'Eglise était passée sous le contrôle de responsables conservateurs, a déclaré le 9 janvier: « Il s'agit d'un événement historique pour les baptistes de ce pays et peut-être même pour le christianisme... Notre but est de faire une grande démonstration d'harmonie et de nous engager ensemble à personifier et à accomplir les objectifs exprimés par le Christ. » (Apic)

## ■ Info

## Argentine, procès d'un prêtre

Le Père Christian von Wernich, en détention depuis 2003, verra son procès s'ouvrir ce printemps. Il est accusé de complicité active dans plusieurs assassinats commis sous la dictature argentine (1976-83). Il servait alors d'aumônier et de confesseur au sein de la *Bonaerense*, la police de Buenos Aires responsable de tortures et de disparitions. Il visitait les prisons clandestines, accompagnait des opérations militaires et participait à des interrogatoires durant lesquels il s'employait à briser moralement la volonté des torturés. Surnommé l'« Ange exterminateur » par les associations humanitaires argentines, il s'était réfugié au Chili, avant d'être découvert et extradé. Il sera le premier prêtre à être jugé pour son rôle sous la dictature militaire. Une partie de l'Eglise d'Argentine avait effectivement soutenu le régime à l'époque, sous prétexte de lutte contre la « subversion communiste ».

Un porte-parole de la Conférence des évêques argentins a déclaré que l'Eglise n'avait pas l'intention de commenter cette affaire. (Apic)

## ■ Info

## Pétrole et droits de l'homme au Congo Brazzaville

Les évêques congolais sont intervenus une nouvelle fois sur le cas des deux défenseurs des droits de l'homme qui se battaient pour une plus grande transparence dans la gestion des ressources pétrolières de la République du Congo Brazzaville et qui ont été arrêtés en avril passé pour faux et abus de bonne foi. Il s'agit de Brice Mackosso, secrétaire

permanent de la Commission Justice et Paix, et de Christian Mounzeo, président de l'association Rencontre pour la paix et les droits de l'homme. Ils coordonnaient la campagne internationale *Publiez ce que vous payez*, lancée en 2002 pour solliciter les compagnies pétrolières de déclarer ce qu'elles versent dans les caisses des pays où elles extraient le pétrole et le gaz. « Depuis le début de l'événement, le 6 avril 2006, et depuis la première audience publique, le 13 juin 2006, la Conférence des évêques du Congo observe avec étonnement et inquiétude les nombreuses irrégularités du déroulement de la procédure », affirment les évêques congolais.

## ■ Info

## Angola, la paix se concrétise

Le 1<sup>er</sup> août 2006, un accord de paix, le *Mémorandum d'entente pour la paix au Cabinda*, a été signé en Namibie entre le gouvernement angolais et les indépendantistes cabindais, mettant fin à une guerre de trente ans. Celle-ci avait débuté vers 1975, date à laquelle l'Angola accédait à l'indépendance et se voyait « offrir » par le Portugal son protectorat sur l'enclave de Cabinda, au nord du pays, sans consulter les Cabindais. Au cœur de la transaction, des questions économiques d'importance : le sous-sol du Cabinda est riche en pétrole et l'Occident affrontait alors son premier choc pétrolier.

Aujourd'hui, un nouveau pas vers la paix a été franchi. Des armes du FLEC (Front de libération de l'enclave de Cabinda) ont été détruites en janvier lors d'une cérémonie officielle. Bento Bembe, président du Forum de Cabinda pour le dialogue (FCD), structure politique du FLEC, a

affirmé que la destruction de ce premier arsenal constitue un exemple et une leçon pouvant être suivie par les Africains et par d'autres populations dans le reste du monde. Cette opération montre, selon lui, la capacité des Angolais à résoudre leurs problèmes sans aide extérieure et marque la fin définitive de la guerre civile au Cabinda.

En août passé déjà, une première réalisation concrète du *Mémoire d'entente* avait été réalisée : plus de 1600 guérilleros du FLEC avaient intégré les Forces armées angolaises (FAA). Parmi eux, quatre généraux et une vingtaine d'officiers supérieurs. Pour Virgílio de Fontes Pereira, coordinateur de la Commission conjointe pour la mise en place de la paix au Cabinda et ministre de l'Administration du territoire, il s'agit à présent de rapatrier les réfugiés du Cabinda et d'établir un programme général d'intégration sociale des personnes. Il est nécessaire que la population « perçoive les vrais effets de la paix, à travers des actions concrètes que le gouvernement doit continuer à exercer pour améliorer les conditions de vie générales ».

---

■ Info

### Indonésie sans mines

Le 7 décembre 2006, le Parlement indonésien a ratifié le *Traité sur l'interdiction des mines antipersonnel*, devenant le 153<sup>e</sup> pays à s'engager contre ces armes meurtrières. L'Asie du Sud-Est est l'une des régions du globe les plus infestées de mines. Or un pays démocratique du poids de l'Indonésie, quatrième nation la plus peuplée, pourra avoir une influence positive sur les autres pays non-signataires. Avant de ratifier le Traité, l'Indonésie s'était déjà engagée dans les activités de déminage menées au Liban et en Répu-

blique démocratique du Congo par les Forces de maintien de la paix des Nations Unies. Mais tant qu'elle n'avait pas ratifié le Traité, elle ne pouvait se permettre de critiquer les nations qui utilisent les mines. (JRS infos)

---

■ Info

### Irak, nouvelle carte

Au lendemain du discours de George Bush sur l'Irak, annonçant l'envoi de 21 500 nouveaux soldats dans le bourbier irakien, l'organisation de défense des droits de l'homme Human Rights Watch a rendu public son rapport annuel. Elle fait état de la mort de 650 000 Irakiens depuis l'invasion américaine de 2003 et de la hausse des violences confessionnelles contre les populations civiles. Elle dénonce aussi « la généralisation de la torture à l'encontre des détenus aux mains des ministères irakiens de l'Intérieur et de la Défense » et accuse le gouvernement irakien de freiner la lutte contre ces abus. Les enquêtes irakiennes « n'ont conduit à aucune arrestation ou poursuite judiciaire à l'encontre d'éventuels suspects, en dépit des preuves qui s'accumulent ».

De son côté, Mgr Louis Sako, archevêque chaldéen de Kirkouk, au nord de l'Irak, a lancé un cri d'alarme dans une interview accordée à l'agence *AsiaNews*. L'Irak se dirige vers une division ethnique territoriale. Les attaques que se livrent sunnites et chiïtes, l'exécution de Saddam Hussein et de ses collaborateurs précipitent le pays vers sa ruine. L'archevêque estime que Kirkouk, ville multi-ethnique très riche en pétrole et en gaz naturel, revendiquée par les Kurdes qui veulent en faire leur métropole, est une « bombe à retardement ». Quant aux chrétiens, ils risquent de devoir vivre dans une région

servant de ghetto, alors que le mieux pour eux serait que les autorités garantissent une liberté religieuse égale pour tous et dans toutes les parties du pays. Mgr Sako prévient encore : cette division du pays aura de graves conséquences sur les pays voisins, comme la Turquie, la Syrie et l'Irak où les Kurdes demandent une plus grande autonomie ou l'indépendance.

Une analyse confirmée par Mgr Jean Benjamin Sleiman, archevêque latin de Bagdad depuis six ans. Il a témoigné le 12 janvier, à l'église du Sacre-Cœur de Genève, de cette immense prison qu'est devenu l'Irak, aussi bien pour les vainqueurs que pour les vaincus. Depuis l'intervention américaine et « l'unilatéralité » du pouvoir accordé aux chiites, le pays s'est fragmenté sur les plans ethnique, géographique et confessionnel. L'Etat est géré par des milices dirigées par des imams tyranniques. Dans ce pays qui « n'a pas voulu apprendre de l'histoire combien la religion peut faire de dégâts si elle devient politique », chaque communauté n'hésite pas à utiliser la religion en vue de conquérir le pouvoir, le conserver ou le reprendre, avec toujours la même tentation de la violence. L'Irak s'est tribalisé et est en passe de devenir un nouvel Afghanistan. (Voir encore la p. 37 de ce numéro.)

Afrique du Sud. Une entreprise locale projette de développer ce secteur et de produire avec des algues, d'ici 5 ans, entre 16 et 24 milliards de litres de biodiesel. Les algues semblent garantir un très haut rendement énergétique (environ 15 000 litres par hectare). En outre elles peuvent absorber des quantités élevées d'anhydride carbonique. Leur exploitation pourrait donc exercer une double action écologique si on la développe près de centrales électriques polluantes. La compagnie sud-africaine a signé un accord pour la construction d'au moins 90 installations pour la production de biodiesel, près d'importantes centrales électriques.

Autre exemple : en Algérie, on innove dans la production de carburant à base de dattes non consommables. La société qui a inventé la procédure de transformation projette d'implanter une culture extensive de palmiers à dattes le long de la voie ferrée qui relie l'est à l'ouest du pays. On obtiendrait ainsi, par la même occasion, une barrière naturelle contre la désertification.

*En Suisse, environ 2 millions de litres de biodiesel sont produits chaque année à partir d'huile de colza, par la société vaudoise Alcosuisse.*

■ Info

**Afrique : espoir écologique**

Des pays africains trouvent des solutions innovantes pour s'assurer de nouvelles sources énergétiques, s'insérant dans le marché des carburants écologiques dérivés d'organismes végétaux. Ainsi, plus de 8 milliards de litres de biodiesel par an sont déjà consommés en



# Quand prier donne sens

*Mille événements constituent notre existence. Tel conflit dramatique, telle épreuve difficile, telle décision cruciale, tel événement heureux ne glissent pas sur nous comme l'eau sur les plumes d'un canard. Tout ce que nous expérimentons et éprouvons tisse non seulement le fil mais aussi la texture de notre vie.*

*Si la vie biologique caractérise tout être animé, du protozoaire au singe, pour nous autres les hommes, cette vie se traduit dans une prise de conscience qui nous permet de nous distancer de la pure sensation biologique. Vivre humainement, c'est alors, éprouvant plaisirs et déplaisirs physiques, joies et douleurs psychiques, les faire nôtres et ainsi exister de manière unique. Parce que ces événements s'inscrivent en notre chair et tissent notre existence, nous ne pouvons y rester indifférents. Exister, c'est être affecté. C'est s'approprier ce qui nous arrive. Après tout, que possédons-nous en particulier si ce n'est justement notre propre histoire ? Unique, elle ne peut être vécue par personne d'autre. Incommunicable, elle reste notre seul bien. Elle nous appartient autant que nous lui appartenons tant il est vrai que nous sommes ce que nous devenons.*

*Ainsi de cet homme qui me parlait de son parcours mouvementé. L'écoutant, je percevais combien les événements qu'il avait vécus l'avaient façonné jusqu'à la moelle. Je sentais combien je ne pouvais me mettre à sa place. Je savais intuitivement que la seule aide efficace serait celle d'une écoute créant un espace où il pourrait « se dire ». A*

*cet homme qui cherchait à travers ces événements un sens à sa propre vie, je ne pouvais offrir qu'une écoute attentive. Essentielle, cette écoute a créé un espace où il a pu projeter sa vie en la racontant et lui trouver un sens qu'au premier abord il n'avait pas perçu.*

*N'en va-t-il pas de même dans la prière ? Qui prie le fait à partir de lui-même, de sa vie, de son histoire. Telle douleur, telle peine, telle joie sont le matériau qu'il offre au Seigneur. Sa demande, son cri, sa louange lui sont propres. En ce qui l'affecte, il s'offre lui-même à la bienfaisante action de la Parole de Vie. Nul ne peut le faire à sa place. Il découvre que ce qui lui est propre est le point de départ de sa prière. Offrant l'incommunicable de son existence, il peut lui arriver de découvrir que c'est justement cela qui le constitue merveille unique aux yeux du Seigneur (Ps 139). Créant un espace relationnel où le Seigneur peut intervenir, la prière lui permet de découvrir, souvent de manière surprenante, un sens qu'il ne pouvait percevoir avant de prier.*

*Ainsi de Job. En faisant le récit de sa vie à ses amis, il cherche un sens à ce qui lui arrive. Refusant toutes les justifications, il ose s'adresser directement à Dieu. Il ose « se dire », et c'est bien parce qu'il le fait qu'il va découvrir à travers et par-delà le mal qui l'accable, qu'à l'ultime de l'épreuve, la prière donne sens à sa vie.*

**Luc Ruedin s.j.**

# Quête spirituelle postmoderne

## Une chance pour l'Eglise

●●● **Stjepan Kusar**, Genève  
Théologien

La proclamation de la mort de Dieu a tellement marqué l'époque moderne, que des théologiens se sont sentis obligés, vers 1970, de développer une théologie de la mort de Dieu. C'était là une réaction radicale à la vague de sécularisation qui avait envahi la chrétienté occidentale. S'y est ajoutée la perte de crédibilité des Eglises, en constante progression jusqu'à nos jours.

Le diagnostic de la mort de Dieu n'est pas si faux, en ce sens que le rapport des humains à Dieu a perdu sa force inspiratrice qui, depuis l'aube de l'humanité, donne sens à la vie des individus et consistance au lien social. En même temps, les grandes idéologies (surtout le marxisme dans ses diverses facettes, mêlé à de la psychanalyse) ont promis de bâtir une société nouvelle plus juste. Les « maîtres du soupçon » - Marx, Nietzsche et Freud - ont servi d'inspiration, un peu comme des prophètes bibliques.

Deux blocs politiques se sont opposés et ce monde clairement ordonné, du moins sous l'angle géopolitique, aux frontières et aux ennemis connus, a permis aux gens de se sentir plus ou moins bien. Même si des cris d'alarme (par exemple du Club de Rome) et des crises énergétiques ont secoué son apparente stabilité.

La grande claque a suivi la chute du mur de Berlin et l'effondrement de l'empire

soviétique. Après les premières jubilations dues à cette nouvelle liberté, il nous a fallu subir la montée d'une confusion tout azimut, avec l'explosion des guerres et le déchaînement du terrorisme international. Désormais, on parle de la mort des idéologies et de leurs « grands récits », ce qui inclut aussi le « grand récit » chrétien.

### La clarté doctrinale, une réponse ?

L'époque postmoderne, avec son embrouillement et sa perte de repères et d'orientations, offre un sentiment de liberté quelque peu ambigu. En fait, on ne se sent pas tellement bien dans cet espace libre et apparemment immense...

Il y a, surtout chez les jeunes, une grande faim spirituelle. Ils se définissent eux-mêmes comme croyants ou religieux et cherchent à donner un sens à leur vie. Cependant, leurs intérêts les portent vers une recherche spirituelle non liée à des doctrines : ils sont réticents à l'idée même d'appartenance à une religion institutionnelle (quelle que soit sa forme) qui risquerait de limiter leur indépendance. Ils préfèrent croire, sans faire partie.

*« Dieu est mort ; Marx, Nietzsche et Freud sont morts ; moi aussi, je ne me sens pas tellement bien... »*  
(Lu quelque part)

On assiste ainsi à la création de religions « à la carte ». Les grandes Eglises et leurs institutions ne sont plus les gestionnaires exclusifs du savoir religieux, voire théologique ; désormais, il est à la libre disposition de ceux qui veulent s'en servir. Le même constat vaut pour la pratique religieuse. Les formes de prières personnelles et communautaires échappent aux règlements des institutions religieuses. On assiste à de nouveaux phénomènes : des groupes de prière et de méditation proposent des espaces originaux pour l'exercice de la pratique religieuse, sans se soucier outre mesure du règlement ecclésial. Chacun est libre de chercher sa voie et même de « vivre de plusieurs religions ».<sup>1</sup>

En même temps, dans les familles et dans les communautés ecclésiales, on constate une difficulté toujours plus accrue à transmettre la foi aux enfants, c'est-à-dire sa propre conviction religieuse et morale.

Sur le plan de l'Eglise catholique institutionnelle, on a recherché du renfort dans le renforcement de la codification. On n'a pas seulement remanié l'ordonnance juridique de la communauté ecclésiale (cf. le Nouveau Code de droit canon), mais on a codifié aussi le contenu de la foi à travers le *Catéchisme de l'Eglise catholique*, avec son abrégé de questions-réponses.

Face à une situation de confusion ecclésiale, qui reflète celle de la société dans son ensemble, l'Eglise veut rétablir une clarté doctrinale. Mais elle oublie, semble-t-il, que si, dans le meilleur des cas, cette prétendue clarté peut aider les personnes qui sont sur le point de se poser la question du contenu de leur foi, elle ne peut convenir à celles qui sont en recherche et qui se demandent pourquoi être chrétien et croire au Dieu des chrétiens, ou comment croire.

« Ce ne sont pas les livres, les documents, les raisonnements qui pourront jamais nous convertir ; ce qu'il faut, c'est la lumière d'une vie, le rayonnement d'un visage, les battements d'un cœur ; c'est le don de toute une vie » (Maurice Zundel). En fait, c'est seulement la réalité qui peut convaincre, pas la rhétorique.<sup>2</sup>

## Des routes subjectives

On assiste, depuis les années '60, à ce qu'on appelle le « virage vers le subjectif » [*the subjective turn*]. On se détourne des autorités externes et des rôles et pratiques prescrits, pour adopter librement la foi, avec pour unique référence sa propre personnalité. Conséquence, la baisse de la religion organisée et la montée de spiritualités qui permettent et accentuent l'expression de l'individualité de chacun et de sa propre expérience. Les voies pour y accéder sont multiples et à la disposition de tous: du yoga et du zen à la « mystique instantanée », en passant par toute la palette des propositions new ages.

Pourtant, opposer l'Eglise catholique, qui met l'accent sur l'autorité externe, à la libre spiritualité de type holistique, qui accentue le subjectif, serait simpliste. Il y a dans l'Eglise des mouvements qui peu-

1 • Cf. *Vivre de plusieurs religions. Promesse ou illusion ?* (sous la direction de **D. Gira** et **J. Scheuer**), l'Atelier, Paris 2000.

2 • « Nous nous lamentons souvent parce que les jeunes ignorent tout du christianisme, mais ce serait perdre notre temps que de produire plus de documents, de vidéos, de programmes de radio ou de télévision, sans prendre aussi la peine de faire de l'Eglise un lieu manifeste de liberté, de courage, de joie et d'espérance. Nous devons vivre les mots que nous prononçons » (**T. Radcliffe**, *Pourquoi donc être chrétien ?* Cerf, Paris 2005, pp. 12 s.).

vent être compris comme une expression ecclésiale de ce « virage subjectif ». Ils mettent l'accent sur l'expérience individuelle et sur la croissance spirituelle personnelle et, en même temps, ils satisfont le désir d'appartenance à une communauté où on se connaît, où on se sent bien les uns avec les autres, où on peut satisfaire son besoin d'être reconnu et accepté dans son individualité et son expérience spirituelle propre.

Jusqu'où l'Eglise peut-elle aller dans cette marche sur des routes subjectives ? Vraisemblablement, elle ne peut pas renoncer à une forme quelconque d'autorité externe. La culture ecclésiale, de façon générale et chez la majorité des « cadres ecclésiaux », ne supporte pas trop de subjectivité. N'a-t-on pas souvent parlé de la « protestantisation » de l'Eglise catholique ? A tort je crois. Il faut réformer les mentalités catholiques, en embrassant la foi comme lieu critique de notre monde. Car la foi est un mode d'être et de penser, qui peut à la fois supporter, assumer et changer « l'en bas » humain, sans nier ce qui est bon et digne d'être accepté et vécu.

## L'urgence d'innover

Pour cela, il faut découvrir comment la parole de Jésus nous rend libres, tout en nous donnant des repères pour vivre et agir. C'est la découverte de la vision de Jésus du Royaume de Dieu, un Dieu présent et agissant en nous et entre nous ; c'est aussi la découverte formidable que la vie de chaque croyant plonge ses racines dans les mêmes charismes que ceux avec lesquels Dieu veut construire son Eglise. C'est grâce à ces prises de conscience que les chrétiens passeront à un style de vie prophétique.

Quant à l'autorité, la solution doit être cherchée dans l'action du Saint-Esprit,

exercée à l'intérieur de chaque personne. L'autorité ne doit pas être placée « en de ça » mais au-dedans.

S'efforcer d'apprendre l'art du discernement individuel et communautaire ne sera pas forcément dangereux pour la vie de la communauté : « Vérifiez tout : ce qui est bon, retenez-le » (1 Th 2,4) ; et : « Ne vous fiez pas à tout esprit, mais éprouvez les esprits » (1 Jn 4,1). C'est cet état d'esprit qui rendra les chrétiens innovants, condition principale pour sortir de la crise contemporaine. Car il y a urgence à inventer, comme l'ont fait en leur temps François d'Assise, Ignace de Loyola, ou la petite Thérèse de Lisieux (par eux, quelque chose a émergé qui n'avait jamais existé). Cette innovation s'appuiera sur l'apparition d'une pensée et d'une pratique conjointes, capables d'assumer notre présent, à la fois plein de possibilités considérables et de menaces terrifiantes.

Hélas ! les inventions actuelles ne correspondent pas à cette priorité. Au milieu de notre paysage, il y a un grand trou. Or on est en attente de création dans l'Eglise et dans la société. Pour ce faire, il faudra d'abord que les catholiques se libèrent - à tous les niveaux de la vie ecclésiale - de leur mentalité enkystée par les problèmes intérieurs, dits institutionnels. Ils devront se rappeler que l'espace de la foi, c'est le grand large. Et se poser cette question essentielle : est-ce que l'Evangile est une parole qui sauve ? Si la réponse est positive, alors on pourra s'occuper du reste, du secondaire. Car on ne peut raisonnablement souhaiter un changement de situation, tout en ignorant la loi et les possibilités de ce même changement.

St. K.

# Recentrer sa foi

## Une interview de Mgr Kurt Koch

●●● **Josef Bossart**, Fribourg  
Journaliste, « Apic »

*Mgr Kurt Koch, 56 ans, a succédé le 1<sup>er</sup> janvier à Mgr Amédée Grab, évêque de Coire, à la présidence de la Conférence des évêques suisses (CES). Il fait part de sa vision de l'Eglise, souhaitant que l'on parle davantage du contenu de la foi que des structures, car même chez les croyants, l'ignorance religieuse est toujours plus importante. Ce qui complique le dialogue avec les musulmans de Suisse.*

**Josef Bossart : Mgr Koch, en tant que président de la CES, vous êtes le représentant de l'Eglise catholique en Suisse. Si vous aviez, comme la présidente de la Confédération, l'occasion d'adresser, sur les ondes de la radio et de la télévision, un message pour la nouvelle année à la population suisse, que lui diriez-vous ?**

*Mgr Koch :* « Je dirais aux Suisses que j'espère que durant cette année on verra davantage ce qui unit que ce qui sépare. Cela vaut également pour le débat politique. Ce n'est qu'ensemble que nous pourrions résoudre les grandes questions et les défis auxquels nous devons faire face. Or j'ai parfois l'impression que les querelles partisans recouvrent ce que nous avons en commun et c'est cela justement qui me semble particulièrement dangereux en cette année électorale 2007. »

**Et que voudriez-vous dire aux catholiques de ce pays ?**

« Que j'espère que le sentiment anti-européen, que l'on rencontre dans le débat politique en Suisse, ne s'exprimera pas encore davantage dans sa variante ecclésiale, débouchant ainsi sur une position anti-Eglise universelle. A mon avis, ces deux variantes ont les mêmes racines, même si sur le plan politique, le sentiment anti-européen est plutôt le

reflet d'une sensibilité de droite, alors que sur le plan de l'Eglise, il se situerait plutôt à gauche.

» Non seulement il existe en Suisse un sentiment anti-romain, mais également l'idée que notre Eglise locale est si particulière, qu'elle pourrait en fait se découpler de l'Eglise universelle. On oublie que cela vaut au fond pour toutes les Eglises. Or l'Eglise universelle est plus que Rome, même si Rome est le centre de l'unité de cette Eglise. La question est de savoir si l'on s'intéresse à l'Eglise universelle ou si l'on se considère détaché d'elle, dans une sorte "d'isolement splendide".

» Je voudrais encore et avant tout dire aux fidèles que nous devrions nous concentrer davantage sur la beauté de la foi. J'ai parfois l'impression que nous nous occupons bien trop des structures extérieures de l'Eglise et que nous finissons par perdre en partie notre joie devant la beauté de la foi intérieure, ou que cette joie n'est plus porteuse. »

**Comment pourrions-nous à nouveau redécouvrir la beauté de cette foi ?**

« Tout comme nous le faisons avec les questions de structures extérieures, nous pourrions échanger nos propres expériences de foi ou entrer en dialogue à ce sujet. Nous pourrions également nous soutenir mutuellement pour vivre la foi dans les temps actuels. »

**Vous avez fait part dernièrement de votre admiration pour les Eglises libres. Souhaitez-vous que les catholiques suisses, à l'instar de ces milieux, fassent preuve de davantage de liberté de ton en confessant leur propre foi ?**

« Je ne trouve pas bien que l'on confine l'œcuménisme seulement aux Eglises nationales. Les Eglises libres appartiennent aussi à l'œcuménisme, qui est un échange mutuel, et je pense effectivement que nous autres catholiques pouvons aussi apprendre quelque chose d'elles, notamment le courage de plus échanger sur nos expériences de foi et sur des thèmes qui concernent la foi. »

**Est-ce plus difficile dans la société actuelle qu'il y a encore dix ou vingt ans ?**

« Oui, il faut incontestablement plus de courage. Car la foi et la religion sont largement écartées de la vie publique, pour être confinées à la sphère privée, intime de l'individu. Pour cette raison, on ne veut plus en parler publiquement. »

**Comment l'expliquez-vous, alors que la religion devient véritablement un « méga-thème » dans les médias, pour utiliser un langage « branché » ?**

« A mon avis, cela n'a pas tellement à voir avec la religion proprement dite mais avec la culture de l'événementiel. Tout ce qui, d'une certaine façon, peut être porteur d'événement est mis en avant par les médias. Certes, quand il s'agit de religion, c'est bel et bien de religion qu'on parle, mais ce n'est pas simplement pour cette raison que les médias s'y intéressent. Que l'on parle d'un réveil général de la religion me laisse sceptique... »

**Le président sortant de la Conférence des évêques, Mgr Amédée Grab, a dit dans une récente interview que le pro-**

**blème le plus urgent auquel doit faire face l'Eglise en Suisse est le fait que la société peut tout à fait vivre sans l'Eglise. Partagez-vous ce point de vue ?**

« D'une façon ou d'une autre, c'est bien ce qui se passe dans notre société. Ainsi, si on regarde le temps de Noël, on constate que cette fête est omniprésente. Personne ne peut ne pas fêter Noël ; il y a presque une obligation de le faire. Est-ce que cela équivaut à une redécouverte du secret de Noël ? On ne peut naturellement pas en juger de l'extérieur. Mais on se pose tout de même quelques questions ! »

**Vous parlez toujours d'une nouvelle situation missionnaire de l'Eglise, en Suisse aussi. Quels en sont les signes ?**

« Nous sommes à la fin de ce que l'on nomme la période constantinienne de la foi et de l'Eglise, dans le sens que la foi n'est plus transmise simplement de façon traditionnelle. Le christianisme a été pendant longtemps un christianisme hérité : on recevait la foi en même temps que l'on ingérait le lait maternel. Cela est maintenant fini. On le voit avant tout dans le fait que les instances de transmission traditionnelles de la foi - la famille, l'école, voire même l'enseignement religieux - ont la tâche plus difficile. Elles ne peuvent plus l'accomplir comme dans le passé.

» Un deuxième signe indique que l'Eglise se trouve dans une situation missionnaire nouvelle : j'ai l'impression que le niveau des "eaux souterraines" de la foi est toujours plus bas. Toujours plus de gens - même parmi ceux qui vont à la messe - en savent très peu sur leur propre foi et en sont restés, pour ainsi dire, à un niveau scolaire. Ils ne voient pas qu'en matière de foi, comme dans les autres secteurs, on doit continuer à se former. »

**Votre grand souci est donc aujourd'hui la transmission de la foi ?**

« Effectivement. La foi est quelque chose de si beau, de si précieux... On a la responsabilité de transmettre cette richesse ! »

**On pourrait aussi se dire : nous nous retirons dans notre coin et nous vivons la foi simplement avec ceux qui le veulent bien. Serait-ce là une attitude incompatible avec la foi chrétienne ?**

« La résignation est l'un des péchés capitaux du christianisme. *Resigno*, traduit littéralement, veut dire "reprendre un signe", "se rétracter". En fait, cela signifie reprendre le signe de la foi : concrètement, le baptême. Ne pas vivre le baptême et se retirer derrière lui. Je ne vois pas comment cela est compatible avec la foi. Car avec l'autosatisfaction, on ne rate pas simplement "quelque chose" de la foi, mais carrément la foi elle-même. »

**A propos des controverses suscitées par la construction de minarets dans diverses communes de Suisse, vous avez souligné, à plusieurs reprises, que le problème fondamental n'est pas la force de l'islam mais plutôt la faiblesse du christianisme chez nous. De quoi souffre donc le christianisme comparé à l'islam ?**

« Nous ne pouvons pas, en toute bonne foi, attendre et même exiger des musulmans qui sont chez nous qu'ils adoptent notre culture, quand nous-mêmes nous nous détachons des racines de notre culture. C'est là que réside, je pense, notre vraie faiblesse. Il s'agit d'une crise d'identité profonde. Qu'est vraiment la culture européenne et quel rôle y joue le christianisme ? Une grande insécurité a surgi à ce propos. Et cette insécurité rend aussi très difficile le dialogue avec les musulmans.

» Les musulmans, à vrai dire, ne se sentent pas menacés par la foi chrétienne mais par une culture complètement sécularisée, dans laquelle la question de Dieu ne joue plus aucun rôle. Pour nous, les chrétiens, c'est un grand défi ! Nous ne sommes capables de développer un dialogue interreligieux que lorsque nous restons fidèles à nos propres racines chrétiennes. »

**Comment expliquez-vous alors l'opposition aux symboles islamiques que nous rencontrons dans le public ? Est-ce la peur de l'étranger ?**

« La proportion de musulmans dans la population suisse augmente. Les gens en sont de plus en plus conscients et cela provoque des craintes. Cette tendance va se renforcer ; on peut facilement le déduire du développement démographique : les musulmans aiment les enfants et la famille, alors que les Suisses ont en moyenne 1,3 enfant par femme. Ainsi l'écart devrait s'agrandir. Au lieu de reporter la faute sur les musulmans et de leur reprocher leur croissance, notre société ferait mieux de s'interroger sur la façon dont elle traite la question des enfants et de la famille. »

**Jusqu'à présent, les musulmans pratiquaient leur religion dans des garages ou des arrière-cours ; ils étaient une minorité peu ou pas du tout visible. Ce n'est que récemment qu'elle s'est faite remarquer...**

« C'est aussi la raison pour laquelle la question se fixe sur les minarets. C'est là en effet que devient visible une réalité dont on n'avait pas suffisamment mesuré l'ampleur. »

**Vous avez déclaré, dans une revue de tendance évangélique, qu'il faudrait dans notre société un soubresaut en vue d'un nouveau consen-**

**sus chrétien fondamental. En quoi consisterait ce consensus ?**

« Nous parlons beaucoup des droits de l'homme en Suisse et nous en sommes fiers. Mais je doute beaucoup que le fondement de ces droits tienne encore. Leur fondement décisif est le droit à la vie. Et là nous sommes face à de grands défis, qui concernent avant tout le début et la fin de la vie humaine. Il y a les défis bioéthiques : que fait-on de la vie qui commence, dans le diagnostic préimplantatoire ou dans la recherche sur les cellules souches embryonnaires ? Et il y a la question de l'euthanasie active à la fin de la vie. Ce sont des signes clairs qui montrent que la conviction fondamentale du droit à la vie est ébranlée. »

**Les communautés chrétiennes, c'est connu, ne sont pas unies dans ce domaine. Des divergences existent, par exemple entre les Eglises catholique et réformées à propos de la question de l'interruption volontaire de grossesse.**

« C'est un fait. Cela prouve que cette divergence atteint le cœur de la religion et se répercute jusque dans les Eglises. Le témoignage pour la vie apporté par les Eglises en est affaibli d'autant. Mieux nous comprendre à propos des fondements de notre foi et de leurs conséquences sur ces défis bioéthiques est, je pense, avant tout une tâche œcuménique. »

**L'exigence d'une « Eglise de la base » est une formule que l'on aime dans l'Eglise catholique en Suisse. Vous préféreriez parler d'une « Eglise de l'intérieur ». Que voulez-vous dire par là ?**

« La notion d'Eglise d'en haut ou d'Eglise de la base est encore une image d'Eglise préconciliaire, où il y a un "en haut" et un "en bas". L'image conciliaire correspond

plutôt à un cercle avec un centre ; c'est pour cela que je n'aimerais pas considérer cette différence entre "en bas" et "en haut" comme décisive. Ce qui est décisif, c'est le centre. C'est là que nous avons besoin aujourd'hui d'une option positive, qui exprime ce que la foi chrétienne est vraiment.

» La voie sur laquelle s'engage le pape Benoît XVI met en lumière une telle vision positive. Il parle très peu d'interdits, mais il présente par contre toujours le côté positif de la foi. Le fait qu'il ait consacré son tout premier écrit doctrinal au cœur de la foi, l'amour, me semble le chemin décisif à suivre. Il ne s'agit pas d'une alternative aux questions structurelles qui se posent à l'Eglise : ces problèmes structurels trouvent leur juste mesure lorsqu'ils sont abordés à partir du centre de la foi. J'ai parfois l'impression que, dans l'Eglise, nous nous occupons tellement des flacons, que nous risquons de perdre la joie du vin.

**Les discussions sur les structures ont dans l'Eglise suisse une longue tradition et provoquent de nombreuses tensions. Ce qui est central dans la foi n'est pour l'instant pas encore touché, néanmoins ces tensions finissent par aboutir en partie à des positions irréconciliables.**

« C'est vrai, mais justement, si nous retournions ensemble - avec tous les courants et tensions qui s'affrontent - à ce que nous avons en commun dans la foi, nous traiterions ces questions de façon plus décontractée. »

**J. B.**

(traduction J. Berset)

# Mystique de fusion ou d'union ?

● ● ● Luc Ruedin s.j., Genève

*Le dernier ouvrage d'André Comte-Sponville, proposant « une spiritualité athée », a beaucoup fait parler de lui. Luc Ruedin en mesure ici, d'un point de vue chrétien, la pertinence et les limites.*

Pour la philosophie grecque, la recherche de la sagesse est indissociable de l'acquisition d'un savoir à visée thérapeutique qui a pour but de procurer la paix de l'âme en la délivrant des passions et de l'angoisse de la mort. L'acte philosophique est donc pour les anciens la recherche de la paix et de la joie de l'âme, associée à un absolu appelé Bien, Logos ou encore Dieu.

Si le propos d'André Comte-Sponville se situe bien dans cette antique tradition philosophique, en homme de son temps, l'auteur le tient en mettant l'homme au centre. Par ailleurs, son discours ne peut, en raison de sa forme littéraire, s'exercer par le moyen du dialogue cher à Socrate. Il perd ainsi une grande partie de sa force, si tant est que le dialogue socratique est un exercice spirituel oral, pratiqué en commun, qui invite à l'exercice spirituel intérieur, c'est-à-dire à l'examen de conscience, au fameux « connais-toi toi-même ». Pour les anciens, la philosophie résidait bien plus dans cet exercice spirituel que dans la construction d'un système.

Comte-Sponville n'en construit certes pas un. Il livre un témoignage de son athéisme et introduit à *une spiritualité sans Dieu*. Il rejoint ainsi la préoccupation de nombreux de nos contemporains incroyants en recherche de sens. Pour lui, à l'instar de la tradition philosophique antique, « l'acte philosophique ne se situe pas seulement dans l'ordre de la connaissance, mais dans l'ordre du

« soi » et de l'être : c'est un progrès qui nous rend meilleurs, qui nous fait plus être. C'est une conversion qui bouleverse toute la vie, qui change l'être de celui qui l'accomplit. Elle le fait passer d'un état de vie inauthentique, obscurci par l'inconscience, rongé par le souci, à un état de vie authentique, dans lequel l'homme atteint la conscience de soi, la vision exacte du monde, la paix et la liberté intérieures. »<sup>2</sup>

Refusant avec raison le fanatisme et le nihilisme ambiants, A. Comte-Sponville propose, dans cette ligne de sagesse, une spiritualité qu'il qualifie d'athée. Son propos témoigne d'une expérience forte. Mesurons-en la pertinence et les limites, en refusant les caricatures qu'il fait de la foi chrétienne : l'Espérance, par exemple, n'est pas seulement attente, comme il le dit, mais vertu ; la Foi ne s'identifie pas seulement à la croyance mais donne aussi un type de connaissance.<sup>3</sup> Nous nous placerons sur le terrain de l'expérience spirituelle, indissociable d'une initiation que signifient notamment les sacrements et la catéchèse.

1 • *L'esprit de l'athéisme. Introduction à une spiritualité sans Dieu*, Albin Michel, Paris 2006, 220 p.

2 • **Pierre Hadot**, *Exercices spirituels et philosophie antique*, Albin Michel, Paris 2002, pp. 22-23.

3 • Lc 10,21-22 ; 1 Co 1,5 ; 2 Co 4,6.

## La nuit étoilée

La belle description que fait l'auteur de sa nuit mystique,<sup>4</sup> marquée, à la différence de Pascal, non pas d'effroi mais de sérénité et d'allégresse, interpelle le lecteur. L'expérience de la présentation silencieuse du Tout faisant disparaître l'ego, l'évidence soudaine d'un bonheur qui semble infini, d'une paix qui semble éternelle, d'une joie parfaite dissolvant haines, peurs, colères et angoisses lui rappellera peut-être des souvenirs. L'expérience d'une intensité d'être et de présent anéantissant néant et temps, d'une perception du réel vécu comme le salut réalisé ne lui sera peut-être pas étrangère. Sentiment océanique de plongée dans « l'immanence »<sup>5</sup> qui apaise et qui comble tous les manques, cette expérience n'est pas extase, sortie du monde, mais *enstase*, immersion en lui.

Pour Comte-Sponville, le monde est le Tout : il n'y a pas de Dieu Créateur transcendant. Exposant cette mystique de l'immanence, qui récuse toute Transcendance, l'auteur s'essaye à caractériser cet état de conscience modifiée. Il n'y a plus « le monde et moi », plus de dualité. Tout est silence, qui met au diapason de la sonorité du réel. Cette sérénité est une rencontre avec l'éternité vivante.

Faute de pouvoir durer, cette expérience doit chercher à se dire. C'est là que le philosophe vient à la rescousse du sage. A la recherche de sagesse, il peut quant à lui tout de même tenter d'en rendre raison. Ce que l'auteur fait avec le brio qu'on lui connaît, cherchant à répondre de l'excès éprouvé dans sa nuit étoilée.

## Une spiritualité avec Dieu

Notre propos n'est pas de décrire in extenso la spiritualité qu'expose Comte-Sponville. Spiritualité sans Dieu, car sans Transcendance, sans vis-à-vis, sans révélation, sans foi ni espérance. Sans Dieu donc, mais non sans éveil au Tout, et non sans libération de ce moi si petit. Loin de contester l'expérience de cet éveil, il nous paraît plus intéressant de nous interroger sur le sens que l'auteur donne au mot *spiritualité*.

Ce faisant, nous serons amenés à réfléchir aux médiations de ce monde et à découvrir que l'expérience mystique chrétienne s'y inscrit en plein. Loin de les nier, elle les transfigure. La mystique chrétienne est l'alliance de l'Incréé et du créé. Elle est d'union et non de fusion. Cette mystique de l'Invisible qui se rend visible, du Sans-forme qui prend forme humaine, nourrit l'itinéraire concret de l'homme. Elle ne fait fi ni de l'histoire, ni du monde et encore moins de ce qui constitue l'homme au plus intime, qui le fonde : la relation.

Si le propos de Comte-Sponville peut nous toucher, il n'en demeure pas moins que son discours, pour séduisant qu'il soit, ne respecte pas le poids, la texture de ce qui fait nos vies. Malgré l'aisance vulgarisatrice de l'auteur, l'argumentation philosophique reste abstraite, refusant le poids du réel, son épaisseur et sa richesse. L'abstraction tient plus encore, à notre avis, à la confusion qu'il entretient lorsqu'il définit la spiritualité. En effet, le mot français *esprit* traduit deux termes latins : *mens* - le mental - et *spiritus* - le souffle. De quel esprit parle l'auteur ?

4 • Op. cité, pp. 166-171.

5 • Néologisme de l'auteur contractant l'immanence et l'intensité, p. 155.

Tout indique qu'il réduit l'esprit au mental. Il se prive du même coup du souffle qui met en relation le mental et le corps et qui permet de ne pas tout confondre. Identifier l'esprit au mental - erreur cartésienne s'il en est - c'est ne plus rien comprendre à la foi judéo-chrétienne. Principe créateur et vivificateur au cœur de l'homme, composé de corps et de mental, l'esprit est le trait d'union qui respecte la spécificité de chacun de ces registres en les faisant accéder à leur vérité humaine : un corps est animé par le souffle, sous peine d'être un cadavre, et une âme est incorporée, sous peine de rester invisible.

Le Souffle de Dieu s'efface pour permettre l'union de termes différents - Dieu et l'homme - et l'unification de ce dernier en reliant son mental et son corps. Dans la Tradition chrétienne, l'Esprit saint est le trait d'union entre le Père et le Fils, entre Dieu et l'homme. Il peut être compris comme le souffle du silence infini qu'est le Père donnant vie au Verbe qui se fait chair. Ce silence, en régime chrétien, est le milieu de la Parole théologique qui introduit une différence dans nos bavardages. La Parole a le poids de l'éternité. La Parole et le Silence ne s'excluent donc pas mais s'incluent en se fécondant mutuellement et en engendrant du neuf. Que ce neuf soit appelé Création dit bien que nous sommes aux antipodes d'une mystique de la fusion.

Ce savoir d'expérience, trésor de la tradition mystique chrétienne, fait recours au mental sans s'y arrêter : les trois puissances (mémoire, entendement, volonté) sont affectées sur le chemin d'union à Dieu. Le corps l'est tout autant, lui qui enregistre les touchers divins, reconnaissant en sa chair la présence de Dieu. Cette topographie de l'âme et du corps est si fine et si détaillée dans la tradition mystique chrétienne - pensons à Thérèse d'Avila ou à François de Sales - qu'il est

dommageable pour notre auteur de la méconnaître. Elle lui rendrait sensible l'importance des médiations qui spécifient notre régime spatio-temporel. Elle lui donnerait aussi de découvrir que le chemin mystique avec ses étapes, son relief, ses abîmes et ses sommets, n'est pas indifférent au but visé.

## Des médiations nécessaires

La nature de l'immédiateté de l'expérience mystique que décrit Comte-Sponville est un autre point qui interroge son lecteur. L'interrogation ne vient pas tant du caractère immédiat et gratuit de l'expérience, que de l'absence - sauf à parler des lieux où elle peut se produire, tels que la marche, la musique, etc. - des médiations qui y mènent ou y disposent. Que l'immédiateté de l'expérience de Dieu soit possible n'est pas ici en question. Ignace de Loyola l'affirme dans l'annotation 15 des Exercices spirituels : « Il convient davantage et il vaut beaucoup mieux, alors qu'on cherche la volonté divine, que le Créateur et Seigneur se communique lui-même à l'âme fidèle, l'enveloppant dans son amour et sa louange. »

Ce qui pose question chez Comte-Sponville, outre la dissolution de l'ego, est l'absence de tout poids donné à l'histoire, au monde, au chemin qui importe tant à l'expérience mystique chrétienne. En effet, en régime chrétien, l'expérience mystique est le déploiement des grâces du baptême. Initié, le catéchumène va, chemin faisant, approfondir ce qu'il a reçu. Il découvrira non pas tant ce qu'est Dieu que... qui il est : relation d'amour - la Trinité - qui vient au monde et à l'homme - la création - jusqu'à faire alliance dans la fragilité de la chair - l'incarnation - et lui donner de

vivre déjà ici-bas - la vie spirituelle - ce qui n'est pas encore définitivement réalisé pour l'univers entier - la résurrection.

Cette initiation provoque une conversion du rapport au monde pour le situer dans l'Alliance. Cette conversion n'est pas une fuite du monde dans l'éblouissement de l'instant mystique dissolvant l'ego ; elle est au contraire une invitation à transformer ce monde et cet ego par le rayonnement de Celui qui est Lumière.

L'homme est un être incarné. Son corps sait mieux que lui-même combien la relation le constitue.<sup>6</sup> La manière d'habiter ce corps - ce que les philosophes et les théologiens nomment la chair - fait pleinement droit à la vie lorsqu'elle laisse place à ce désir de relation qui la constitue. Que ce désir se manifeste sous des formes diverses - du choc amoureux jusqu'à l'union mystique, en passant par l'action politique et sociale - en dit long sur sa nature et son dynamisme. Il nous donne de traverser nos morts, de faire nos Pâques et s'accomplit pleinement dans l'union à Celui qui le fonde et en est la fin. Saint Augustin à son propos ne dit-il pas : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé ? »

La Vie de Dieu prend corps dans nos histoires. Par son souffle, sa Parole, les mystères que sont les sacrements, Dieu se donne. Il se donne de bien d'autres manières sans jamais refuser de prendre sur lui ce qui nous semble indigne de lui. L'expérience toujours étonnante de la gratuité de Dieu et de sa puissance qui se révèlent dans la faiblesse et la fragilité est déconcertante. Loin de

faire barrage à l'immédiateté de Dieu, les événements de nos vies sont le terrain où l'action divine se déploie. Par ces événements, le chrétien est appelé à expérimenter que Dieu se commet au cœur de ce monde sans jamais se confondre avec lui.

Karl Rahner, faisant parler Ignace de Loyola, exprime bien la caractéristique de l'immédiateté divine qui inscrit un espace, celui de l'alliance, entre Dieu et le monde : « J'ai fait l'expérience de Dieu, de Dieu innommable et insondable, de Dieu silencieux et pourtant proche, de Dieu qui se donne dans sa Trinité. J'ai expérimenté Dieu au-delà de toute image et de toute représentation. J'ai expérimenté Dieu qui ne peut d'aucune façon être confondu avec quoi que ce soit d'autre quand il se fait proche ainsi lui-même dans sa grâce. »<sup>7</sup> Respectant le réel jusqu'à l'assumer sans se confondre avec lui, la mystique d'union qui caractérise les nombreuses écoles de spiritualité chrétienne est une mystique de désir. Que ce désir nous fasse advenir à nous-mêmes en s'accomplissant dans l'Amour qui chasse toute crainte est une expérience unique, qui relativise, en les situant, toutes les autres expériences mystiques.

L. R.

6 • Cf. ce qu'en disent aujourd'hui la biologie, la sexualité, etc.

7 • **Karl Rahner**, *Discours d'Ignace de Loyola aux jésuites d'aujourd'hui*, Le Centurion, Paris 1979, p. 11.

# Un islam plus libéral et émancipé

## Le cas de l'Indonésie

●●● **Franz Dähler**, *Kriens*  
Journaliste<sup>1</sup>

*L'Indonésie pourrait-elle devenir un Etat islamiste ? Réponse peu évidente, tant ce pays est habité par des courants de pensées très différents, allant d'un islamisme extrémiste violent, à la proposition d'une nouvelle interprétation du Coran et d'un islam ouvert sur les autres cultures et sur les sciences.*

Les inquiétudes suscitées par l'islam sont tenaces : il est antidémocratique, comme on peut le voir dans les pays islamiques ; il cherche à imposer la loi islamique et ses pratiques inacceptables, par exemple, l'amputation de la main du voleur ou la lapidation de la personne adultère ; il discrimine les femmes ; il ne s'adapte pas à notre culture ; et, comme le prophète Mahomet, il justifie la guerre sainte au nom de Dieu. Des craintes que le spécialiste de l'islam Tilman Nageli<sup>2</sup> fonde scientifiquement (NZZ 25-26 novembre 2006). Sont-elles justifiées dans le cas de l'Indonésie,<sup>3</sup> pays où vit la plus grande partie des musulmans (sur 230 millions d'habitants, 190 sont musulmans, plus que dans tous les Etats arabes réunis) ? Oui, si l'on s'appuie sur un prêche d'Abu Bakar Baasyir à la télévision du pays, le 24 septembre 2006. Directeur d'une école coranique à Solo (Java central), il a été condamné à une peine de prison pour son implication dans les attentats de Bali en 2002, mais a été relaxé il y a peu. Abu Bakar a demandé dans son prêche que la Sharia, la loi islamique, soit enfin instituée, même sans l'accord du peuple : parce que la Sharia serait voulue par Dieu, elle se situerait au-dessus de la démocratie qui, de toute façon, ne serait que du poison pour le peuple.

De nombreux partisans partagent sa revendication. Que l'Indonésie puisse devenir un Etat islamiste, la chose est plausible. Le Parti de la justice (PKS), le parti le plus populaire à Jakarta avec 18 % des voix, soutient ce projet. Profitant du fédéralisme, quelques gouvernements provinciaux ont institué en douce la Sharia, comme à Aceh, à Sumatra Ouest et aux Célèbes. Le gouvernement central, noyauté par quelques ministres archi-islamistes, n'a pour l'instant pas fait opposition. Parmi tous ces mouvements, les plus acharnés sont le Front de défense islamique (FPI), qui intervient avec violence contre les discothèques, les night-clubs et la prostitution, et le Mouvement contre la décadence de l'islam, qui a obtenu la fermeture de plusieurs églises.

- 1 • L'auteur a travaillé 18 ans en Indonésie en qualité d'aumônier d'étudiants et d'enseignant de religion et d'éthique. Il est encore actif comme publiciste en Indonésie et traite des relations avec l'islam. D'août à octobre 2006, il a enseigné comme invité dans des Hautes écoles évangéliques, catholiques et musulmanes, en Indonésie et en Malaisie.
- 2 • Auteur de nombreux articles et livres sur l'islam, dont *The History of Islamic Theology. From Muhammad to the Present*, Markus Wiener Pub, Princeton 1999, 420 p. (n.d.l.r.)
- 3 • Voir encore **Franz Dähler**, « Indonésie, la passion de la démocratie », in *choisir* n° 545, mai 2005, pp. 22-26. (n.d.l.r.)

Le Conseil des intellectuels musulmans (MUI) se profile, lui, de façon plus intellectuelle, mais plus restreinte. Il se manifeste principalement par des déclarations d'ordre juridique (*fatwa*) : il a par exemple interdit aux musulmans d'adresser des vœux de Noël aux chrétiens et il milite pour l'engagement de volontaires en Afghanistan comme soutien aux Talibans. Plus extrêmes, les Laskar Jihad (soldats de la guerre sainte) ont participé aux combats sanglants qui ont opposé chrétiens et musulmans à Ambon et à Poso (Célèbes). Quant aux Hizb al-Tahrir, ils rêvent de façon encore plus excessive de restaurer le califat, comme au Moyen-Age. Ils sont pour la violence et noyautent les organisations musulmanes modérées.

## Nouvelle interprétation du Coran

Toutes ces réalités ne devraient pas nous faire perdre de vue une autre perspective de l'islam, qui concerne tous les domaines de la vie : l'interprétation du Coran, l'éthique, la politique et la culture.

A la fin d'une conférence tenue à l'Université musulmane de Banjarmasin (Bornéo), une étudiante m'a offert un ouvrage intitulé *L'Islam émancipé*. A mon grand étonnement, j'y ai découvert une toute nouvelle interprétation du Coran. Jusqu'ici, une lecture traditionnelle mettait au premier plan la toute-puissance de Dieu, garant de la culture patriarcale arabe. D'où la justification du statut d'infériorité de la femme et l'accent mis de façon excessive sur la loi, ses condamnations et ses châtiments qui vont jusqu'à la condamnation à mort. Une interprétation qui se limite trop exclusivement à la lettre et qui prétend détenir l'unique vérité.

Certes, les mots du Coran attestent Dieu, mais ils sont eux-mêmes humains. Ils ont besoin d'être expliqués à l'aide des sciences telles que la sociologie, l'histoire et la linguistique. Plus décisives sont les valeurs véhiculées par le Coran : l'humanité, la protection des personnes discriminées et des pauvres, l'acceptation du pluralisme (diversité des cultures), l'égalité de dignité de toutes les personnes. Les incroyants ne sont pas ceux et celles qui professent d'autres croyances, mais « ceux qui entassent des richesses pour eux et qui dépouillent la société en la tyrannisant ».

Des savants musulmans cautionnent cette interprétation, comme l'Algérien Mohammed Arkoun, les Egyptiens Hassan Hanafi et Abu Zaid (ce dernier est accusé d'avoir abandonné la foi et a été condamné à divorcer de sa femme).

### *Sourate 107, les ustensiles*

*Au nom de Dieu clément et miséricordieux.*

*Que penses-tu de celui qui traite cette religion de mensonge ?*

*C'est celui qui repousse l'orphelin,*

*Qui n'excite point les autres à nourrir le pauvre.*

*Malheur à ceux qui font la prière,*

*Et la font négligemment ;*

*Qui la font par ostentation,*

*Et refusent les ustensiles nécessaires à ceux qui en ont besoin.*

*(traduction de Kasimirska)*

## Un islam plus libéral

Depuis les années 2000 environ, des musulmans utilisent le qualificatif « libéral » dans le sens de démocratique, tolérant, pluraliste (reconnaissance de plusieurs cultures et religions). En Indonésie, sous le président fondateur Sukarno (1945-1966), le mot avait une connotation négative : il évoquait la « démocratie occidentale, qui ne promouvait que les intérêts des partis et de l'économie ». Mais depuis le renforcement du mouvement démocratique contre l'autocrate Suharto (1966-1998), le concept a retrouvé son sens originel, connoté par la notion de liberté.

A l'époque de Suharto, le Forum démocratique réunissait des musulmans et des chrétiens. Un de ses porte-parole, Abdurrahman Wahid (Gus Dur), a été élu à la tête de l'Etat en 1999. Avec Nurcholish Madjid, un des principaux théologiens musulmans, Gus Dur ne voulait pas d'un Etat islamique mais souhaitait que l'éthique musulmane de la justice et de la di-

*Franz Dähler, lors d'une conférence à l'institut islamique P3M, en septembre 2003.*



gnité humaine inspire la nation, suivant les cinq principes de la *Pancasila* (charte fondamentale du pays) : foi en Dieu, humanité, unité nationale, démocratie et justice sociale. Un premier succès de cette ligne est représenté par les élections de 2004 : elles se sont déroulées dans le calme, de façon démocratique, et les partis strictement musulmans sont restés minoritaires.

Utah Kayu 68 H est connu comme le centre du « réseau libéral » qui soutient le processus de démocratisation par des publications et des colloques publics. Lors de mes conférences dans les instituts islamiques LASF (Etudes de religion et de philosophie) et P3M (Société pour l'étude du Coran et de culture générale), en août et septembre 2006, j'ai pris conscience que de nombreux musulmans aspirent à une sécularisation modérée (séparation de la religion et de l'Etat) pour des raisons de liberté religieuse et que, par conséquent, ils rejettent un Etat islamique fondé sur la Sharia. Les universités musulmanes de Jakarta (avec son recteur Asyumardi Aza), de Yogyakarta et de Paramadina (dont l'ancien recteur était Nurcholish Madjid) adoptent une attitude religieuse libérale.

## Une base ouverte

Est-on en présence d'une conception de l'islam purement élitaire, qui serait le fait des seuls intellectuels comme le pensent beaucoup, ou concerne-t-elle aussi la base ? La plus grande organisation de base musulmane (du point de vue du nombre et sur un plan mondial) est la Nahdlatul Ulama (NU) et ses 50 millions de membres. Nur Kholis Setiawan, directeur du centre de dialogue à Yogyakarta, expliquait au cours d'une conférence, le 28 novembre 2006, à

Mission 21 (Bâle)<sup>4</sup> : « NU soutient l'idée d'un Etat pluraliste où les divers groupes de population doivent avoir la même position. NU exerce une forte influence sur les 13 000 écoles coraniques du pays (*pesantren*) et leurs 3 millions d'élèves. Le nouveau modèle de *pesantren* lie la religion avec la raison et le progrès scientifique. Les sagesses véhiculées par les cultures locales seront intégrées, comme par exemple la philosophie de vie des Javanais qui inclut des éléments dérivés de l'hindouisme et du bouddhisme. La collaboration avec les non-musulmans sera reconnue. »

Les organes importants du NU, le Lakpesdam (Institut pour le développement du potentiel humain) et la Fataya (Union des jeunes femmes), collaborent avec les organisations chrétiennes et ont servi de médiation dans le conflit d'Ambon.

## Une culture de la sympathie

Malgré cette évolution réjouissante, l'islam peut prendre le dessus en Indonésie. Il dépend aussi des chrétiens (10 %) que la situation évolue du bon côté. Depuis quelques années, heureusement, les séminaires d'études musulmans-chrétiens se multiplient, comme en avril 2006 à Yogyakarta où il a été question de l'avenir des religions, et à Bali, en septembre 2006, sur le thème des *Religions, sources de paix*, auquel Mission 21 (Bâle) a apporté une importante contribution.

La Haute école des jésuites (STF) à Jakarta (où des musulmans étudient et enseignent), les Hautes écoles catholiques et protestantes (STT) et les insti-

tuts dirigés par des musulmans et des chrétiens qui pratiquent le dialogue interreligieux sont les creusets d'une pensée ouverte.

D'autre part, les musulmans jouent de plus en plus un rôle de premier plan dans des organisations pour la défense des droits de l'homme, toujours plus performantes.

Pour se rapprocher, il ne suffit pas de se mettre d'accord intellectuellement. Il faut encore engager un processus qui implique les sentiments et le cœur. J'ai pu l'expérimenter lors d'une leçon sur le dialogue entre les religions donnée le 27 septembre 2006 à l'Université islamique de Jakarta. C'était midi, en plein jeûne, quand les musulmans ne mangent ni ne boivent. On m'a offert un repas, reconnaissant par là ma différence. Un fait similaire est arrivé au P3M, où j'ai parlé des espoirs et des craintes face à l'islam. La discussion a duré jusqu'à 18 heures, au moment où a retenti l'appel de la mosquée, signalant la fin du jeûne. Avec beaucoup d'amabilité, on m'a invité au repas. Résultat : j'ai conçu une grande sympathie pour le jeûne des musulmans, et sans doute qu'eux-mêmes ont éprouvé les mêmes sentiments envers ce chrétien qui se trouvait parmi eux.

**Fr. D.**

(traduction : P. Emonet)

4 • Œuvre de mission évangélique, créée à Bâle par l'association de cinq sociétés de mission, le 1<sup>er</sup> janvier 2001. (n.d.l.r.)

# Etes-vous sûr d'être homosexuel ?

## De l'étiquette à la réalité

●●● **Danielle Quinodoz**, Cologny (GE)

Psychanalyste, membre formateur  
de la Société suisse de psychanalyse  
et de l'IPA (International Psychoanalytical Association)

*Dans mon cabinet de psychanalyste, j'ai rencontré des personnes homosexuelles, mais jamais deux semblables : chacune avait son histoire, son tempérament, ses façons d'aborder les difficultés. Avec chacune, la notion d'homosexualité prenait une signification particulière. Il m'est donc difficile de parler d'homosexualité en général : je peux seulement témoigner de ce que m'ont appris les personnes que j'ai rencontrées, dont certaines, à tort ou à raison, avaient été appelées homosexuelles.*

Je me méfie des étiquettes qui figent une personne dans un carcan qui ne lui ressemble jamais et l'empêche d'évoluer. L'étiquette fixe des traits souvent très éloignés de ce qui est à l'origine d'une personnalité et qui en fait son mystère. Celle d'*homosexualité* est encore plus rigide que d'autres, car elle condense une infinie variété de tendances en une seule catégorie.

Certains peuvent se sentir à l'aise avec l'appellation *homosexuelle*, dans la mesure où elle leur semble ne pas trahir ce qui correspond à leur être profond. D'autres, par contre, sont terrifiés à l'idée qu'ils puissent éventuellement être homosexuels. Pour cela, il suffit parfois qu'ils aient entendu quelqu'un les qualifier ainsi ou qu'ils aient eu un rêve ou des pensées qui leur paraissent révéler des tendances homosexuelles. J'ai ainsi rencontré des personnes paralysées par la peur d'être homosexuelles alors qu'elles avaient, comme tout un chacun, des tendances homosexuelles inconscientes. J'en citerai deux exemples mais, pour respecter la confidentialité, je ne fournirai aucune précision qui permettrait à qui que ce soit de les identifier.

### Rose

Une femme célibataire dans la cinquantaine, que j'appellerai Rose, souffrait de fortes inhibitions dans ses relations avec les autres. Elle se croyait homosexuelle. Ses possibilités intellectuelles, affectives et sexuelles étaient peu épanouies.

Lorsqu'elle s'est souvenue d'un épisode de son enfance, elle a été submergée par le sentiment de catastrophe éprouvé jadis : elle rentrait toute joyeuse de l'école en donnant la main à sa grande copine de classe, et cela avait déclenché une violente réaction familiale. Les parents avaient parlé d'homosexualité et interdit à Rose de parler à ses copines autrement qu'en groupe ; ses frères avaient commencé à se moquer d'elle. Rose ne savait pas à cet âge ce que signifiait le mot *homosexuelle*. Mais le sentiment d'avoir une tare dont elle était coupable, et qu'il fallait dissimuler si elle voulait être aimée, s'était incrusté en elle.

Il est évident que d'autres fillettes auraient pu réagir différemment. Une enfant moins dépendante de l'amour des autres, plus confiante en elle-même, dirigeant l'agressivité davantage vers l'extérieur aurait pu tenir tête à ses parents, remettre ses frères en place et agir à sa guise. Mais le

caractère de Rose, son passé, son entourage avaient formé un ensemble contribuant à ce qu'elle fasse inconsciemment de cet épisode un carcan de terreur l'empêchant de se développer harmonieusement.

Depuis lors, Rose reproduisait inconsciemment des situations équivalentes, comme si elle avait besoin d'être confortée dans son impression première : les autres avaient vu qu'elle était homosexuelle et c'était épouvantable.

## Bruno

Un homme de 20 ans, que j'appellerai Bruno, doué mais hésitant, guettait, lui, anxieusement des signes d'homosexualité. Il commençait un apprentissage mais désirait en faire un autre. Il n'osait pas aborder les filles, était gêné dans ses relations avec les garçons et avait honte de ne pas avoir eu encore de relations sexuelles. Il ne savait pas s'il était homosexuel ou hétérosexuel, mais tremblait à l'idée que l'on puisse découvrir qu'il était homosexuel. Le désir de regarder des téléfilms pornos l'obnubilait, comme s'il allait y trouver la réponse à ses doutes.

Bruno faisait remonter ses inquiétudes concernant son identité sexuelle à un entretien qu'il avait eu avec un éducateur. Ce dernier, intrigué de voir Bruno à la recherche de modèles masculins, avait posé une question concernant d'éventuelles tendances homosexuelles. Bruno avait alors imaginé que s'il était homosexuel, son père en mourrait. Depuis, il

guettait l'apparition de signes d'homosexualité, partagé inconsciemment entre la terreur de « tuer » son père et le plaisir caché de l'agresser.<sup>1</sup>

A des degrés divers, chaque fils peut être confronté à l'ambivalence de désirer attaquer un père aimé. Cependant, comme pour Rose, il est évident que d'autres jeunes, placés dans la même situation que Bruno, auraient pu réagir différemment.

Les épisodes vécus par Rose et par Bruno ont été inconsciemment utilisés par eux comme un écran à double fonction : un écran qui peut-être *cachait* d'autres épisodes antérieurs annonçant celui-là, mais qui aussi, comme au cinéma, *révélaît* des tendances qui, sans cette surface de projection, seraient restées invisibles.

Je pense que les adultes ont maladroitement interprété ce qui est apparu sur l'écran inconsciemment tendu par Rose et Bruno. En effet, même si les tendances mises en évidence pouvaient être qualifiées d'homosexuelles, elles n'étaient pas pathologiques. Il s'agissait d'inclinations apparaissant au cours du développement normal d'une fille ou d'un garçon. Une attitude de transition peut être structurante, dans la mesure où l'on n'y reste pas fixé.<sup>2</sup>

## Bisexualité psychique homosexualité structurante

Nous avons tous un père et une mère, et chacun de nous s'identifie à des traits de l'un et de l'autre. Même les personnes qui n'ont jamais connu leurs parents portent en elles-mêmes, sans même en prendre conscience, une image, une représentation de ceux-ci. Nos qualités et nos défauts se révèlent et se développent au contact de ceux que nous percevons ou imaginons chez notre père et

1 • **Danielle Quinodoz**, *Des mots qui touchent*, PUF, Paris 2002, pp. 75-95.

2 • **Jean Bergeret et coll.**, *L'érotisme narcissique. Homosexualité et homoérotisme*, Dunod, Paris 1999, p. 234.

notre mère. Ainsi, un homme sûr de son identité d'homme peut présenter des traits féminins comme sa mère, alors qu'une femme sûre de son identité de femme peut présenter des traits masculins comme son père. Cette *bisexualité psychique* est non seulement normale, elle est utile pour comprendre les personnes de l'autre sexe.

Je pense que les attitudes de Rose et de Bruno, prises par les adultes pour de l'homosexualité agie, ne relevaient pas de la pathologie mais qu'elles appartenaient à l'*homosexualité structurante* normale chez un jeune en cours de développement. Au moment où il commence à se poser des questions concernant son identité sexuelle d'adulte en devenir, il est bien naturel qu'il s'adresse au parent du même sexe. Une fille aimerait se rapprocher de sa mère : « Maman apprends-moi comment tu as fait pour devenir une

femme ? Pour savoir comment te conduire avec les hommes ? Pour aimer papa ? » C'est à son père que le garçon a besoin de demander : « Papa, comment c'est être un homme ? Comment as-tu appris à te comporter vis-à-vis de ces inconnues que sont les filles et les femmes ? Comment as-tu su que tu aimais maman ? »

Les filles aimeraient alors former un couple avec leur mère et les fils avec leur père, dans un rapprochement qui ne passe pas seulement par la pensée. Le corps a besoin d'y participer à travers des activités, car le jeune, désireux de découvrir sa propre sexualité, ne sait que faire d'un parent qui aurait l'air d'un « pur esprit ». Il cherche à comprendre les émois corporels, au contact de parents qui ont aussi un corps.

Il arrive que pour de multiples raisons, un jeune ne se rapproche pas de son père ou de sa mère, mais d'un substitut du père ou de la mère. Certains n'ont d'yeux que pour un de leurs professeurs du même sexe, pour un cousin plus âgé si c'est un garçon ou une cousine si c'est une fille, etc. A ce substitut, ils demandent ce qu'ils aimeraient demander au parent du même sexe : « A ton contact, je veux sentir ce que c'est que d'être moi, un être sexué, et d'aimer les personnes de l'autre sexe. »

Le plus souvent, si un fils cherche le contact avec son père lors de cette période d'homosexualité structurante, c'est pour comprendre comment devenir un homme capable d'aimer une femme et non pour prendre la place d'une femme aimée par le père. Il ne se pose donc pas en rival de la femme aimée du père, ni des femmes en général. De même, une fille cherche à se rapprocher de sa mère pour comprendre comment devenir une femme capable d'aimer un homme ; elle ne se pose pas en rival de l'homme aimé par sa mère, ni des hommes en général.



Selon moi, un critère de l'homosexualité structurante, c'est que la relation avec un parent du même sexe s'accompagne de respect et d'amour envers les personnes de l'autre sexe.

## Des activités communes

Il est donc primordial qu'un adulte, en particulier un parent ou un éducateur, ne se méprenne pas sur les intentions inconscientes du jeune qui s'approche de lui. Si l'adulte croit que ce jeune attend de lui des marques d'amour physique et qu'il y cède, ce sera une catastrophe pour ce jeune. Non seulement il va être confus et brouillé dans sa propre identité sexuelle, mais il risque de dénigrer l'autre sexe. Or, en dénigrant les personnes de l'autre sexe, c'est son propre sexe qu'il dénigrera. Certes les jeunes ont de grandes capacités de rebondissement, mais c'est dommage de leur rendre la vie plus difficile qu'elle ne l'est. A sa demande de rapprochement, un jeune a besoin de réponses exprimées à travers des activités très simples en apparence, mais chargées de significations symboliques et affectives. Par exemple, certaines filles se rapprochent de leur mère (ou de son substitut) à travers les recettes de cuisine. La demande : « Maman apprend-moi comment devenir une femme », devient : « Peux-tu m'apprendre tes recettes de cuisine ? » Parfois une fille n'ose pas cuisiner elle-même, puis elle exécute les recettes de sa mère au gramme près, avant de prendre un peu de liberté : « Si j'essayais de mettre de l'orange au lieu du citron ? » Ce moment constitue un tournant et plusieurs scénarii peuvent se profiler. « Je n'essaye pas, car c'est maman qui sait. » Dans ce cas, mère et fille fusionnées se doivent d'être semblables. Autre scénario : « Si maman dit que c'est

raté, je m'en moque » : mère et fille sont différentes mais cette distinction crée un fossé entre elles. Autre scénario encore : « Maman sera peut-être intéressée par la recette que j'ai inventée. » Ici, la différence entre mère et fille crée un espace de liberté qui les relie ; chacune garde son originalité. Il ne s'agit plus d'une identification où une fille devient le double de sa mère (*identification narcissique*) mais d'une identification où une fille, au contact de sa mère ou de son substitut, se découvre de plus en plus elle-même. Le lien d'identification qui la relie à sa mère lui permet de se différencier d'elle (*identification introjective*).

Cela me rappelle un homme qui, identifié à un père premier violon dans un orchestre classique, était devenu un excellent musicien de jazz : le rapprochement d'un fils avec son père ou son substitut passe aussi par des activités communes, telles que réparer ensemble un vélo, assister à un match ou jouer de la musique.

## Fossé ou espace

Il est parfois douloureux de réaliser que nous sommes seuls à penser nos pensées, à sentir nos sentiments et à vivre notre vie. La fusion avec une autre personne peut alors procurer une illusion de sécurité. Car comment oser être soi-même, et donc se différencier de l'autre, lorsque l'on ne sait pas d'avance si la distance entre soi et l'autre créera un fossé qui éloigne ou un espace de liberté permettant l'échange ? L'homosexualité structurante, en permettant d'éprouver la richesse d'une relation vécue dans la liberté, joue un rôle pour sentir que ce risque vaut la peine d'être couru.

D. Q.

# Solitudes

●●● **Guy-Th. Bedouelle o.p.**, *Fribourg*

**Cœurs**  
d'Alain Resnais

On peut aimer ou détester les films d'Alain Resnais, mais il est difficile de ne pas leur reconnaître une qualité de réalisation, faite d'une attention méticuleuse à la forme et d'une maîtrise tant de l'image que des dialogues. Leur théâtralité avouée et assumée, puisque Resnais adapte le plus souvent des pièces, voire des opérettes, est compensée, ou parfois au contraire exacerbée, par le jeu de la caméra et la subtilité du montage. Faisant toujours appel aux mêmes acteurs au métier éprouvé, formant une sorte de famille que rejoint de film en film tel ou tel comédien, Resnais a fini par créer un univers, qui doit refléter sa vision artistique du monde.

C'est le cas de son dernier film, *Cœurs*, dont le cadre vient se placer, par un gigantesque zoom de départ survolant les quatre tours de la Bibliothèque nationale de Tolbiac, dans le quartier qui a pour fonction de remodeler le sud-est de Paris. Nous allons alors faire la connaissance de quelques personnes vivant en couple, même s'il ne s'agit pas de conjoints. Je leur donnerai ici le nom de leurs interprètes, si connus dans le cinéma français qu'ils se substituent (presque trop), dans l'esprit du spectateur, à leurs personnages.

Prenons d'abord André Dussolier, gérant d'une agence immobilière, dont la collègue, un peu plus jeune que lui et donc un peu au-dessous de lui, est Sabine Azéma. Cette dernière, qui se donne pour mystique ou du moins dévote, assure, pour arrondir ses fins de mois, la garde de nuit d'un vieillard acariâtre, grossier et libidineux, auquel Claude Rich, dont nous ne

verrons jamais le visage, prête sa voix, d'habitude charmeuse et distinguée, en total contre-emploi. Cet homme a été recueilli par son fils, Pierre Arditi, qui travaille le soir comme barman dans un hôtel huppé. Ce bar est fréquenté assidûment par Lambert Wilson, dont le visage ravagé montre bien qu'il noie dans l'alcool son destin d'officier limogé de l'armée à la suite d'une affaire qui reste brumeuse et louche. Sa liaison avec Laura Morante bat de l'aile, non qu'aucune attirance ne subsiste entre eux, mais parce que la jeune actrice italienne, si je puis dire, en a par-dessus la tête d'entretenir cet ange déchu. Il faut ajouter, pour boucler la boucle, la sœur d'André Dussolier, jouée par Isabelle Carré, qui passe toutes ses soirées à sortir avec un groupe de « copines », en fait à se morfondre dans un café à la mode à attendre un partenaire.

Donc, trois hommes et trois femmes, composant bizarrement quatre couples ou disons plutôt quatre paires : un « couple » professionnel ; un frère et une sœur ; un père et un fils ; deux amants en voie de séparation.

Les conventions du genre voudraient que chacun des personnages puisse rencontrer tous les autres à un moment donné. Resnais ne se prête pas à ce type de facilité narrative. Il s'en tient à ce qui est indispensable à l'action du film et nous mène fatidiquement à la solitude honteuse dans laquelle tous vont se retrouver.

Quoi qu'il en soit des péripéties, parfois drôles, parfois amères, souvent les deux à la fois, c'est le climat du film qui crée le

malaise et lui donne son étrange beauté. La neige ne cesse de tomber en arrière-plan et s'aventure même de manière surréaliste jusque dans la cuisine d'Arditi. Cet écran ne fait qu'indiquer tous les autres, persiennes, paravents qui séparent mal les bureaux de l'agence immobilière, murs des appartements vus d'en haut, rideaux légers qui, dans le bar même de l'hôtel, permettent de voir sans être vu, de deviner ce qui se dit ou ne se dit pas.

## Enfermés dans leurs rêves

Ces cloisons entre les êtres sont nécessaires pour compenser la volonté affirmée de transparence de notre culture occidentale : espaces vitrés, éclairages violents ou agressifs. Tout se passe comme si personne ne savait plus où se situer entre la prétention à s'ouvrir à l'autre, qui appartient au psychologiquement correct, et la nécessité vitale de se protéger, qui aboutit à se fermer, entraînant par là honte et culpabilité. Il faut alors recourir aux artifices, aux faux-semblants, à l'anonymat ou au mensonge, aux moyens indirects de la communication, tellement détournés qu'on n'est jamais sûr de ce que l'autre sait de vous

et dit de lui-même. Chacun se trouve enfermé dans son rêve, dans la virtualité d'un avenir meilleur. Chacun se sent à l'étroit dans son destin et cherche compulsivement à s'en dégager - Wilson veut à tout prix un bureau dans un appartement que Morante trouvera toujours trop petit -, pour finalement se retrouver définitivement seul.

On objectera qu'il n'y a là rien de nouveau, que l'incommunicabilité, par exemple, était le thème favori des cinéastes de la génération à laquelle Resnais appartient depuis *L'Année dernière à Marienbad*, entre Nouveau roman et Nouvelle vague. C'est exact, mais Resnais a su accompagner ce thème jusque dans notre modernité. Il le fait à la manière d'un entomologiste, et c'est cela qui donne à ses films, outre une certaine froideur, cet aspect de pantomimes, de réflexes conditionnés, de pulsions dénudées. Si Resnais a de l'affection pour ses acteurs, il n'en a pas trop pour leurs personnages qu'il dissèque, analyse et qu'il n'a guère envie de sauver. Nous souffrons, nous, de voir ces animaux blessés tenter désespérément de se redresser, de se dégager du piège d'une société qui se projette dans l'illusion de la communion, sans vouloir payer le prix du don.

**G.-Th. B.**

*André Dussolier et  
Sabine Azéma*



# Trouver sa place

●●● **Valérie Bory**, Lausanne  
Journaliste

## **Gaff Aff, de Martin Zimmermann et Dimitri de Perrot**

du 14 au 17 mars, au  
Théâtre de Coire ;  
les 23 et 24 mars  
au Théâtre Bonlieu  
d'Annecy ; du 29 au  
31 mars, à la Kaserne  
de Bâle ; et du 18 au  
21 avril au centre  
culturel Dampfzentrale  
de Berne.

Spectacle sans paroles, *Gaff Aff* tient du mime, de la danse contemporaine et de l'univers du mixage et du bruitage. Une création de deux artistes baignés dans la culture underground zurichoise.

Un tourne-disque géant figure la scène tournante sur laquelle Martin Zimmermann, costard cravate, son attaché-case à la main, vit en 1h 10 la journée ordinaire d'un employé de bureau : stressé, du brosseage de dents au métro aller-retour, il avale les heures qui défilent. Dans une agitation qui recrée le travail débité en tranches cher au taylorisme de la révolution industrielle, Martin raconte sans dire un mot. Il est mû uniquement par le mouvement, dont son corps maîtrise la moind-

dre trajectoire. Frêle robot happé par la surface sans cesse tournant sous ses pieds, il arrange sa mèche d'un geste obsessionnel, comme un danseur de Pina Bausch.

Aux platines, son compère Dimitri, qui mixe, bidouille et triture en « live » des sons mis en mémoire. Crachotements, raclements, grattements signent une partition abstraite et comique. Un monde à la Buster Keaton ou à la Chaplin des *Temps modernes*, une fable visuelle sur l'aberration du destin urbain décervelé qui est notre lot. Martin finit pendu par les pieds, en train de lire ses documents de bureau, et par manger le décor.

« Gaff Aff »



Un décor fait de grandes surfaces en carton prédécoupé, détaché, plié, qui fournit en un geste les objets de tous les jours. Les gags visuels qui naissent de cette course contre la montre s'enchaînent, tandis que devant l'absurde de la tranche de vie ainsi débitée, le spectateur voit un peu de son quotidien offert en pâture à ses rires.

Brillant, mais si virtuose et dense qu'en 45 minutes tout aurait pu être dit. A la fin, le spectateur, repu, en a les zygomatiques fatigués.

## Une pièce célèbre

Sur scène, une estrade carrée figure la cuisine, espace-frontière où domestiques et maîtres ne se rencontrent guère. C'est le lieu dramaturgique central que Strindberg a imaginé pour faire naître et mourir *Mademoiselle Julie*.

Les rumeurs de la nuit de la Saint-Jean parviennent jusqu'aux cuisines, où Mademoiselle Julie, la fille du comte, s'amuse à provoquer Jean, le valet, qui l'intrigue et l'attire. Aux frontières de l'adolescence et de l'âge adulte, Julie, en bottes de campagne, flotte dans sa robe-tutu. Aux confins de deux mondes aussi : le monde aristocratique et ses valeurs est en voie de finitude et la révolution bolchevique viendra plus tard (Strindberg fut un socialiste convaincu, avant de renier ce courant politique en 1880 ; il mourra en 1912).

La cuisine est aussi le fief de Kristin, l'amie de Jean. Ils parlent de Julie : « Une demoiselle qui préfère rester avec les domestiques... Qui a rompu ses fiançailles... » Mépris de Jean pour celle qui transgresse les règles entre les maîtres et les domestiques. « Quand les maîtres veulent singer les gens du commun, c'est commun. » Jean est un personnage brut et rusé, un battant, Kristin croit en Dieu

et sait où sont les repères qui rassurent. Mademoiselle Julie, elle, est en chute libre.

Après des joutes verbales où Julie provoque Jean, ils descendent tous deux dans la trappe rouge du désir. Désormais amants, le scandale gronde. Kristin est trompée mais n'en veut qu'à celle qui a rompu le pacte tacite des lois sociales. Jean, même s'il fait le projet de fuir avec la fille du comte, se montre cruel avec celle qui s'est donnée à lui, envers son manque de fierté. Il tue le serin de sa maîtresse, scène symbolique et cruelle. Les spectateurs de l'inoubliable *Mademoiselle Julie* monté par Matthias Langhoff il y a plus de dix ans se rappellent encore du faux scandale du serin tranché sur scène, évidemment une astuce théâtrale, mais si réaliste...

Strindberg nous rappelle qu'« une classe existe par rapport à l'autre » et « qu'il n'y aurait pas de prolétaires s'il n'y avait pas de bourgeois ». Il fait dire à ses personnages que « la société est une guerre des contraires », selon Héraclite. Et qu'elle le restera sans doute. De même qu'il y a le Bien et le Mal, écrit Strindberg dans la préface de sa pièce. Un pessimisme naturaliste chez cet homme tourmenté, où dominant et dominé ont besoin l'un de l'autre. C'est ce qui rend aujourd'hui son propos peu correct idéologiquement et cette pièce, mise en scène ici par Jacques Vincey, toujours passionnante.

Une scénographie géométrique et des acteurs impressionnants de justesse, pour cette coproduction franco-suisse, créée à Vidy-Lausanne à la fin 2006.

**V. B.**

théâtre

*Mademoiselle Julie*, d'August Strindberg

# La brebis cachée

Robert Walser (1878-1956)

●●● Gérard Joulé, *Epalinges*

Dans la littérature suisse alémanique, Jérémie Gotthelf et Robert Walser occupent pour nous une niche à part. Il y a bien sûr aussi G. Keller et C.F. Meyer, et il y a au XX<sup>e</sup> siècle Dürrenmatt et Frisch, mais ceux qui nous touchent le plus sont le Bernois et le Biennois.

Par « brebis cachée », j'entends surtout perdue dans le tourbillon, ou plus exactement dans le moutonnement laineux de ses pensées et de ses sentiments, au point qu'il n'arrivait plus à vivre comme un homme ordinaire - lui, le plus ordinaire de tous les hommes -, comme un homme qui se conduit tout seul dans la vie avec Internet pour seule boussole. Non, Robert Walser était encore du temps des diligences, de la marche à pied et des dimanches où l'on allait en famille le matin à l'église ou au temple, et l'après-midi en balade sur les chemins de terre de campagne.

Robert Walser fut peut-être l'homme le plus impropre à vivre sur la terre, et pourtant c'est cette terre et, si j'ose dire, le monde d'en bas qu'il célébra et qu'il affectionna de préférence à celui d'en haut.

Il aimait à être serviteur, il aimait à recevoir des ordres auxquels il obéissait dans la mesure du possible. Mais il ne s'agissait pas là d'un jeu pervers de carnaval où maîtres et serviteurs échangent leur place. Robert Walser était né serviteur. Aussi, après avoir écrit trois romans dans les années '20, qui lui valurent un début de notoriété du temps où il vivait

en Allemagne, il se rapatria chez lui et décida de son plein gré de passer les quarante dernières années de sa vie dans une institution qui n'était pas l'*Institut Benjamin*, titre de son livre le plus connu, mais l'hospice cantonal d'Appenzell, à Herisau. Il continua à y faire de longues marches dans la campagne et à noircir des feuillets sans souci de publication.

Le fait est qu'après avoir écrit ses trois romans avec une rapidité surprenante, il interrompit tout à fait sa production romanesque, non point parce qu'il se détourna du genre, mais parce qu'il le trouvait trop grand pour lui. « A cette époque, dira-t-il plus tard, j'étais possédé de l'envie d'écrire des romans. Mais je m'aperçus que je m'entêtais dans une forme beaucoup trop vaste pour mon talent. En conséquence, je me retirai dans la coquille du récit court et du feuilleton. » On a là résumée toute la démarche intérieure de Walser. C'est parce que tout dans le monde est placé sous le signe de la compétition et de la domination qu'il le rejette et ne peut y vivre, mais il le rejette sans volonté consciente de le rejeter.

Un esprit sagace et bon connaisseur des lettres suisses alémaniques, l'éditeur Dimitrijevic, parle à propos de Walser d'idiotie confinante au sublime ; sorte de goitre helvétique provenant d'un excès de finesse. Il est vrai que par suisse, M. Dimitrijevic entend surtout le suisse allemand, le cartésianisme français ayant flétri de sa bise délétère cette fine fleur des Alpes. Il y eut pourtant Edmond-

Henri Crisinel et Gustave Roud. Chez ces deux poètes romands, la divine idiotie n'a su les préserver du drame et de l'abîme. Leur monde ne respire pas la divine confiance en Dieu du pasteur Bitzius de l'Emmental,<sup>1</sup> ni cette bonté des choses, même ressentie dans la douleur, qui émane du monde, non pas carcéral, mais comme miniaturisé de Robert Walser. Crisinel fut un Nerval protestant et Gustave Roud traduisit les romantiques allemands, ce qui eut pour effet d'assombrir ses crépuscules.

## Morceaux d'histoire

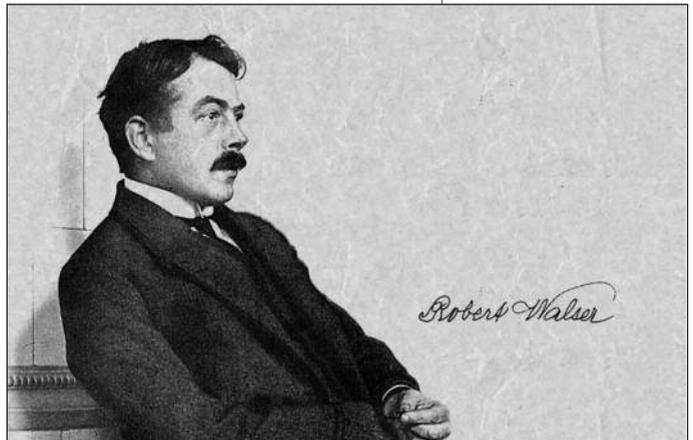
De rares écrivains ont eu ce beau destin de demeurer à demi obscurs et d'éviter sur leur œuvre la brutale lumière qu'y jetterait une admiration universelle, officiellement reconnue et consacrée par les manuels. Rien n'atténue ou ne dénature leur rayonnement propre qui garde une intensité douce et pure et une totale innocence. Leurs voix peuvent se faire entendre sans que s'y mêlent indiscreètement les louanges des faiseurs de réputations ou les notes, exégèses, commentaires, classifications et mises au point des spécialistes en « nécrophagie ».

« Je sais que je suis une sorte de romancier artisanal. Très certainement pas un auteur de nouvelles. Quand je suis bien luné, c'est-à-dire de bonne humeur, je taille, couds, forge, rabote, tapote, martèle, cloue et assemble des phrases dont on comprend tout de suite le contenu. On peut, si on en a envie, m'appeler un tourneur-écrivain. En écrivant, je tapisse. Que quelques gens aimables pensent pouvoir me tenir pour un poète, je le tolère par esprit de conciliation et par

politesse. A mon sens, mes proses ne sont rien d'autre que les morceaux d'une longue histoire réaliste, sans action. Pour moi les esquisses que je produis çà et là sont les chapitres plus ou moins volumineux d'un roman. Ce roman, que je ne cesse d'écrire, qui reste toujours le même, et qui devrait pouvoir être appelé un livre du moi abondamment découpé ou déchiré. » Ainsi parle Robert Walser, fourni au milieu des cigales, passif et contemplatif au milieu des actifs et des agités, brebis au milieu des loups.

Son monde, sinon sa philosophie, n'est pas sans une évidente ressemblance avec celui d'un Kafka, mais d'un Kafka qui se sentirait bien dans sa peau. Je ne dis pas d'un Kafka chrétien, car ce rôle est déjà occupé par Kierkegaard, ni d'un chrétien tout court, car si Walser l'est, c'est sans le savoir, mais d'un Kafka qui ne se sentirait pas à tout instant coupable sans savoir au juste de quel crime on l'accuse, d'un Kafka qui n'aurait pas sans cesse le couteau d'Abraham sur sa nuque et qui rendrait presque grâce aux puissances d'en haut de l'avoir fait naître dans le monde d'en bas ; d'un Kafka né helvète et protestant, qui ne trouverait pas comme Kierkegaard que tout est pourri dans le royaume terrestre

Robert Walser



1 • Voir **Gérard Joulé**, «L'Homère de l'Emmental», in *choisir* n° 556, avril 2006, pp. 35-37. (n.d.l.r.)

qu'il habite, si ce n'est dans sa tête quelque incapacité à vivre comme tout le monde, à arriver, à réussir, à se faire sa place au soleil.

Bref, une brebis qui aime sa condition de brebis, qui aime être guidée, grondée quand elle le mérite et qui, le moment venu, donnera sa toison au bon pasteur. Peut-on être plus brebis ou moins cachée que cela ? Encore imagine-t-on assez mal cette brebis dans le troupeau du pasteur Bitzius.

On pense à Joubert disant des hommes politiques que Dieu ou la Providence les a institués pour nous délivrer, nous autres les enfants, les poètes, les oisifs, les vagabonds, les rêveurs, du souci de ces choses ennuyeuses, fastidieuses et au fond odieuses. On pense à Holderlin disant qu'il avait eu la chance de passer les trente dernières années de sa vie à rêver dans un coin modeste. On pense à Kleist, partout déplacé et comme incompréhensible à lui-même, qui, pour échapper à son destin, en imagine un tragique où faute et échec sont miraculeusement inversés à la fin.

Robert Walser, lui, compose carrément un hymne à la gloire de l'échec pur et simple, de l'échec recherché pour lui-même. Il y a tout de même un grain de perversité même chez le plus innocent, surtout quand il se met à écrire. Car après tout, Walser aurait très bien pu ne pas écrire du tout ou détruire ce qu'il écrivait au fur et à mesure - gaiement, presque sans espoir de compensation et encore moins de récompense.

## Service et anonymat

Si les héros kleistiens traversent la vie comme des somnambules hantés par leur rêve, ceux de Walser passent d'un pas ferme et alerte - le pas du marcheur, les yeux bien ouverts, en vrai vagabond

dont toute l'ambition dans la vie est de passer sans attendre d'autre grâce que celle qu'il met à n'être rien. Aussi son œuvre romanesque possède-t-elle une sorte de fraîcheur sans âge, de jeunesse étrange qu'ont les contes. Du conte, Walser nous montre l'envers : la vie du prince dans les cuisines.

Ainsi dans *l'Institut Benjamenta* voit-on Walser créer un personnage qui n'est autre que son double : un certain Jacob von Gunten, rejeton épuisé d'une vieille famille, qui met toute sa fierté à n'être plus que le dernier des valets. Descendant d'une vieille famille déchue, il rappelle le prince des contes qui doit quitter le palais du roi son père, pour courir le monde et conquérir sa liberté.

Perdu dans la forêt de la grande ville (Berlin), Jacob trouve asile dans un internat tenu par le Dr Benjamenta et par sa sœur, Mlle Lise, qui ne sont rien d'autre que l'ogre et la fée des contes. Dans cet institut réglementé comme une caserne prussienne, il apprendra à servir, c'est-à-dire à s'effacer et à mourir à soi. Et c'est dans sa défaite sur le monde, dans sa défaite par rapport au monde et aux yeux du monde, que sera sa victoire pour lui-même et sur lui-même.

D'en haut, on ne voit pas grand-chose, on survole, alors que d'en bas on voit beaucoup plus. C'est pourquoi la situation de valet est préférable à celle de maître qui a sur lui la charge du gouvernement et le souci du bon ordre. Le valet, lui, peut rester enfant et se contenter d'obéir. A ses moments perdus, qui sont rares car son travail est absorbant, il note ce qu'il a observé et devient un écrivain clandestin. Comment ne pas penser à l'Évangile qui nous raconte l'histoire d'un Dieu qui se fait homme, autrement dit d'un maître qui se fait serviteur et même esclave ?

Tout aussi évangélique est le rejet du monde par Robert Walser. Il avait une sainte terreur d'être connu, reconnu, célébré, encensé, d'entendre se déverser sur sa pauvre figure des tombereaux de mots creux, de phrases convenues, de superlatifs idiots. Et surtout, il ne voulait pas être connu du monde et jugé par lui. Le monde, qui de toutes les réalités existant sous le ciel est celle qui a le moins d'existence, celle qui est engendrée par la part la plus ignoble de notre âme, voilà ce que ne voulait pas connaître Robert Walser, voilà ce dont il tenait à se garder. C'est pourquoi, après s'être dissimulé dans ses livres sous la figure du valet, a-t-il été se dissimuler dans un hospice pour déficients mentaux sous la figure d'un pensionnaire anonyme.

## Désordre et contemplation

Faut-il maintenant que le monde le connaisse et le reconnaisse, le lise et l'encense ? Que des universitaires écrivent sur son œuvre ? Ne pouvait-il rester caché, inconnu, celui qui écrivait : « Je ne suis vraiment homme que dans la rue, dans la forêt, dans les champs, au café ou dans ma chambre. Dans n'importe quel salon je me comporterais comme un gros lourdaud. Je ne me sens heureux qu'à la vue des pauvres gens et des maisons misérables... Il faut que je sente autour de moi une certaine dose de laisser-aller, de relâchement et de déchirement intérieur ; respirer sinon m'est un supplice. Pourquoi me faudrait-il être ce que je ne suis pas et ne pas être ce que je suis ? Si tout ici-bas respire la nouveauté, l'ordre et le progrès, je ne veux plus vivre, je me suicide alors. J'aime les étoiles et la lune est ma secrète amie. Au-dessus de moi,

il y a le ciel. Tant que je vivrai, je ne désapprendrai jamais à lever les yeux pour les contempler. »

« La nature n'a pas à s'efforcer d'être importante. Elle l'est... Quel bienfait quand les gens font reposer leurs lourdes maisons pataudes dans leur giron et laissent tout le soin à la nature... La sécurité imméritée où vit notre génération depuis le début du siècle a engendré chez les écrivains une attitude de maître d'école qui a sur moi un effet repoussant. Tous les démons sont estourbis. Gottfried Keller à cet égard était tout différent. Je suis convaincu qu'en lui vivait aussi une canaille... » Ou encore : « Voyez-vous, je suis moi aussi une sorte d'appointé et je veux le rester. Je veux vivre avec le peuple et disparaître avec lui. C'est ce qui me convient le mieux. » « Oui, c'est ainsi qu'ils sont les rédacteurs. Tel un boa constrictor conscient de son pouvoir, ils s'enroulent autour du corps des auteurs, les serrent, les écrasent quand ils veulent, comme ils veulent... Curieusement cette aptitude de la bière et du crépuscule a emporté toute peine... Pour devenir un homme, il faut souffrir, être méconnu, lutter. L'Etat ne doit pas devenir l'accoucheur des poètes... Les vrais maîtres n'ont pas besoin de jouer les maîtres. Ils le sont, un point c'est tout. »

De telles phrases ne font-elles pas de Walser, le frère caché de Vassily Rozanov, autre brebis singulière dans sa vocation et son obstination de brebis à rester brebis du troupeau slavophile ?

G. J.

### Robert Walser

- *Cendrillon*, Zoé, Carouge 2006, 58 p.
- *Vie de poète*, Zoé, Carouge 2006, 166 p.
- *Histoire d'images*, Zoé, Carouge 2006, 92 p.
- *Retour dans la neige, proses brèves*, Seuil, Paris 2006, 142 p.
- *Le territoire du crayon, proses des microgrammes*, Zoé, Carouge 2006, 395 p.

# Le visage de Dominique

**Sœur Dominique Racinet,**  
*Saint Dominique.*  
*Le visage d'un cœur,*  
 Saint-Augustin,  
 St-Maurice 2006, 143 p.

Pour répondre à une demande des frères du couvent de Bordeaux, venus dans son monastère pour leur retraite conventuelle, l'auteur, dominicaine de son état, a relevé le défi de leur parler de Dominique, leur fondateur commun. Cette causerie a ensuite mûri en elle et est devenue l'objet de ce livre.

Pour nous permettre de découvrir le visage de Dominique de Guzman, elle a focalisé son essai sur les points suivants : miséricorde, confiance, compassion et zèle apostolique, persuadée qu'en dépit d'un certain glissement des mots et des variations de la pensée, ceux-ci peuvent s'entendre aujourd'hui comme ils s'entendaient au XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. Ainsi va-t-elle dérouler pour nous un fil rouge qui nous permettra de nous familiariser avec cette personnalité dont le visage deviendra de plus en plus attachant.

Sur la route de la rencontre, il y a d'abord le jeune Dominique, né vers 1170, grandissant dans un lieu aride, quasi désertique, ocre, brûlé par le soleil. Caleruega en Castille : une terre de chevalerie, une terre de mystique. Nous le retrouvons ensuite étudiant à l'Université de Palencia, chanoine à la cathédrale d'Osma, curé solitaire de Fanjeaux, au cœur de l'hostilité, en pleine terre cathare où rien ne lui sera épargné, ni les épreuves ni les humiliations ni les vexations. Dans cette solitude, il prie, et la prière le raffermi dans la confiance. Il étudie aussi, médite les Ecritures, rassemble autour de lui quelques frères et sœurs et fonde l'ordre des Prêcheurs.

Sa plus grande décision fut celle de disperser ses frères et de les envoyer par le monde entier pour y annoncer l'Evangile. Ainsi le visage de l'ordre va-t-il complètement changer. De frères prédicateurs pour le Lauragais et la ville de Toulouse, ils vont devenir frères prêcheurs pour le monde. Dominique n'a laissé aucun écrit et pourtant les frères qui l'ont connu rapportent qu'il leur écrivait souvent. Ils évoquent de « beaux et grands sermons » qui malheureusement n'ont pas été conservés.

D'une grande patience, saint Dominique était aussi très humble et son cœur était totalement ouvert à la compassion. La misère spirituelle dans laquelle les cathares entraînaient les gens en les plongeant dans l'erreur et l'hérésie le peinait beaucoup, et il n'aura de cesse de combattre cette hérésie et de consoler ceux qui en souffraient. Un témoin dira de lui que son cœur compatissant était capable de s'ouvrir à l'universel.

Un point à relever encore : la joie qui, selon ses contemporains, n'a cessé, même au milieu des épreuves, d'habiter Dominique, lequel mourra en 1221 et sera canonisé en 1234. Le visage lumineux de Dominique que Fra Angelico a immortalisé nous est ainsi restitué, et c'est un vrai bonheur.

**Marie-Luce Dayer**

## ■ Eglise

**Guy Bedouelle, Jean-Louis Bruguès,  
Phillipe Becquart**

***L'Eglise et la sexualité***

*Repères historiques et regards actuels*  
Cerf, Paris 2006, 272 p.

S'il est un thème où la contestation est programmée dans l'Eglise catholique, c'est bien celui de la sexualité. Le mariage, l'avortement, les relations préconjugales, la contraception, la masturbation, l'homosexualité, autant de sujets qui, à peine abordés, déchaînent les passions.

Ceux du dedans comme ceux du dehors reprochent à l'Eglise d'être obsédée par le sexe, au point d'avoir développé une véritable phobie dont il est grand temps de se libérer. Nos contemporains semblent avoir définitivement tourné le dos à un enseignement jugé obsolète, qui a fait peser un joug insupportable sur les épaules des fidèles.

A l'Université de Fribourg, un groupe d'étudiants s'est intéressé à l'évolution et à la continuité de l'enseignement de l'Eglise sur ces questions. Réunis en séminaire pluridisciplinaire sous la conduite d'un professeur de théologie morale et d'un professeur d'histoire, ils ont entrepris des recherches dans leurs domaines spécifiques et ont confronté leurs découvertes. Le résultat est ce livre intéressant par sa méthodologie, qui conjugue l'exploration historique et l'approche théologique.

En suivant les historiens depuis les origines jusqu'à nos jours, le lecteur comprendra mieux l'attitude de l'Eglise en matière de sexualité et il prendra acte de ses variations en fonction du milieu culturel ambiant. Les réflexions des théologiens l'aideront à en saisir le sens. Certaines contributions un peu courtes (les relations avant le mariage) ou alambiquées (la distinction entre la contraception et la continence périodique aux pp. 109-110) peuvent donner l'impression d'une justification à tout prix. D'autres sont stimulantes, comme le dernier chapitre qui traite de la chasteté et de la pudeur.

Le lecteur pourra regretter que les chercheurs se soient limités au statu quo de l'enseignement officiel de l'Eglise, et soient restés trop discrets face à la recherche et aux ouvertures contemporaines, qui témoignent que l'enseignement de l'Eglise continue d'évoluer.

Pierre Emonet

## ■ Témoignages

**Jean Benjamin Sleiman**  
***Dans le piège irakien***

*Le cri du cœur de l'archevêque de Bagdad*  
Presses de la Renaissance, Paris 2006, 188 p.

Ce livre est le témoignage sans concession de l'actuel archevêque latin de Bagdad qui, né à Byblos (Liban), a pris ses fonctions en Irak en 2001, c'est-à-dire deux ans avant la guerre. Un verset de l'Ancien Testament, placé en exergue, donne le ton à cet ouvrage poignant : « Je suis l'homme qui a vu la misère » (Lamentations 3,1).

Avec rigueur et émotion, l'auteur souligne la complexité tribale (Arabes, Kurdes, Assyriens, Turkmènes, etc.) et religieuse (sunnites, chiites et une douzaine de traditions chrétiennes) de cette région aux profonds soubassements historiques.

La communauté chrétienne, estimée à 3 % de la population et évaluée elle-même à quelque 25 millions d'habitants, n'a d'autre issue actuellement que l'exil, le départ. Certes, la liberté de culte était accordée sous le régime de Saddam Hussein, mais la liberté de conscience continue de se révéler un concept inconnu dans le monde arabo-islamique. Depuis l'arrivée des forces de coalition, les chrétiens se trouvent exposés à toutes les dérives du fanatisme et ils deviennent la proie de musulmans radicaux qui les accusent d'être des agents de l'occupant, de collaborer avec « l'armée des croisés ».

En rappelant que l'Eglise catholique s'est fermement opposée à la guerre, ce récit est scandé par des mots empreints de nostalgie, de mélancolie : la sécurité, la vérité, la liberté... Quand on évalue à 350 000 le nombre de chrétiens qui ont abandonné leur pays, et dans l'espérance de ramener un nationalisme exacerbé à un patriotisme sain, on est à même d'entendre cet appel bouleversant à la paix, à la réconciliation avec l'autre, du dedans et au-dehors. Mais un tel appel peut-il être pris au sérieux et par qui ?

Louis Christiaens

**Dietrich Bonhoeffer**  
**Résistance et soumission**

*Lettres et notes de captivité*  
 Labor et Fides, Genève 2006, 632 p.

Le témoignage de Dietrich Bonhoeffer, pasteur protestant, théologien allemand, héros de la résistance exécuté par les nazis le 9 avril 1945, méritait ce remarquable travail. Nous le devons à Bernard Lauret, Henry Mottu et à leurs donateurs. Sous le titre *Résistance et soumission*, déjà adopté en 1951 lors de la publication de la correspondance que Bonhoeffer a échangée avec ses proches, cette nouvelle présentation de ses *lettres et notes de captivité* constitue une solide et profonde approche de sa personnalité.

Cet important ouvrage ne peut être parcouru. Il est à méditer lentement. Un homme de prière, un courageux militant politique, un ami s'adresse personnellement à nous aujourd'hui. Il nous fait part de ses sentiments, de ses émotions, de ses découragements. Il nous exprime ses convictions et nous dit sa foi. Il nous parle du Christ, le Seigneur fraternel du monde moderne.

Un chaleureux merci est à adresser aux éditeurs de ce recueil magistral, pour cet air frais qu'ils nous transmettent, ce courant de vie que nos contemporains attendent et dont les chrétiens ont besoin.

Louis Christiaens

**Takashi Nagai**  
**Une lumière dans Nagasaki**

*Anthologie*  
 Nouvelle Cité, Montrouge 2006, 250 p.

Chacun se souvient du livre qui bouleversa les Occidentaux après la Deuxième Guerre mondiale : *Les cloches de Nagasaki*. Il avait été écrit par un survivant de l'explosion atomique. Un savant, poète et chrétien, qui avait passé les six dernières années de sa vie alité, dévoré par une leucémie, en proie à des souffrances terribles, mais brûlé par le désir d'écrire, de faire connaître au monde ce qui était arrivé au Japon et de crier de toutes ses forces : « Jamais plus la guerre. » Le Dr Takashi Nagai, qu'on surnomme le Gandhi japonais, a laissé à sa mort, en 1951, une œuvre considérable que Marie-Renée Noir - qui vit depuis longtemps au Japon - a étudiée. Elle a choisi de nous offrir un ensemble de textes significatifs et

révélateurs, et c'est avec bonheur que l'on découvre l'itinéraire d'un homme hors du commun, tant sur le plan scientifique que sur le plan humain. La simplicité avec laquelle il nous ouvre son cœur pour nous parler de sa foi nous rappelle François d'Assise.

C'est tout un pan de la culture catholique au Japon que nous découvrons : la fidélité de ces chrétiens cachés, qui, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, se transmettent de génération en génération la foi que les missionnaires jésuites avaient implantée dans le cœur de leurs ancêtres. Foi, persécutions, martyre : le sang des martyrs est une semence de chrétiens, affirme le Dr Nagai.

Lecteurs du XXI<sup>e</sup> siècle, nous sommes bouleversés par ses récits de persécutions et par son analyse des textes évangéliques. Sa foi est si lumineuse, si transparente, si confiante, qu'on peine à imaginer l'homme en pleine tourmente. Par deux fois pourtant il a fait la guerre comme médecin, a assisté à la catastrophe nucléaire, au désert qui s'en suivit, puis à la lente renaissance de son pays. Condamné à une mort certaine, il n'a eu cesse d'écrire pour alerter le monde entier et l'appeler à la paix.

On ne ressort pas de ce livre comme on y est entré... et on n'oubliera pas de si tôt l'homme de prière qui a fait planter des cerisiers et des cosmos sur le désert atomique, afin que la beauté remplace l'horreur.

Marie-Luce Dayer

---

■ Spiritualité

**Tomáš Špidlík**  
**Ignace de Loyola et la spiritualité orientale**

Lessius, Bruxelles 2006, 262 p.

De fait, il s'agit de deux ouvrages de l'auteur (aujourd'hui cardinal), réunis en un seul volume par l'éditeur, deux ouvrages qui recouvrent en partie la même matière, les convergences entre la spiritualité ignatienne et la spiritualité orientale. La première partie, qui ressemble plus à une succession de notes de cours, suit le schéma des Exercices spirituels ; la seconde, plus structurée, s'intéresse à la manière de procéder d'Ignace de Loyola comme père spirituel. Si l'on ne s'étonne pas de retrouver quelques redites d'une partie à l'autre, plus gênantes sont les répétitions à l'intérieur de la première partie,

comme lorsqu'on retrouve textuellement à la page 73, ce qui a déjà été dit à la page 50. L'autorité de l'auteur, jésuite et professeur à l'Institut pontifical oriental, sa vaste connaissance des deux versants, est la garantie d'un travail sérieux. Un seul regret : certains rapports entre les deux pôles sont évoqués de façon trop allusive pour un lecteur non spécialiste ; un développement plus explicite aurait été souhaitable, comme sur la distribution des aumônes (p. 122) ou sur la folie en Christ (p. 124). A signaler une petite confusion qui attribue le colloque du 1<sup>er</sup> Exercice à la méditation sur l'enfer (p. 91).

Ces deux études élargissent l'horizon habituel des spécialistes de la spiritualité ignatienne. A une époque où l'engouement pour les Exercices spirituels et la spiritualité orientale vont de paire, elles rendront de bons services aux accompagnateurs spirituels et aux directeurs d'Exercices.

Pierre Emonet

#### Simon Decloux

« *Heureux êtes-vous !* »

*Retraite de huit jours à l'école de saint Matthieu*

Fidélité, Bruxelles 2005, 188 p.

Vous souhaitez faire une retraite de huit jours et vous ne savez pas trop comment vous y prendre. Quel parcours emprunter ? L'auteur vous aide en vous invitant à suivre l'Évangile selon saint Matthieu.

Le choix est judicieux. Vous y retrouverez bien des éléments de la démarche ignatienne, quelques-unes des principales articulations des Exercices. Evidemment, les passages choisis ne représentent que quelques échantillons de ce qu'il est possible de faire. Si vous avez l'ambition de parcourir toutes les étapes des Exercices, à vous d'aller au-delà de ce que vous propose l'auteur, mais il faudra y consacrer un peu plus que les huit jours annoncés.

Quant à ses commentaires des divers passages évangéliques sélectionnés, ils sont une bonne amorce pour une méditation personnelle, à condition de s'en servir comme une piste d'envol et non comme un point d'atterrissage.

Pierre Emonet

#### Carl-A. Keller

*Voyage en Dieu*

*Un manuel de méditation chrétienne*

Labor et Fides, Genève 2006, 176 p.

Ce livre résume les enseignements donnés par le professeur Carl-A. Keller à des personnes souhaitant se livrer à des exercices de méditation afin de mieux connaître Dieu, non par la science mais par son intelligence, dans son intériorité.

La méditation chrétienne est-elle liée à une « technique » particulière ? « Non », nous dit l'auteur. C'est l'attitude intérieure du méditant qui importe. C'est-à-dire son attente de croyant chrétien, son espérance en l'action révélatrice et transformante du Christ et du Saint-Esprit et sa capacité de sortir de la prison de son *ego*.

Cependant l'auteur donne quelques suggestions pratiques comme, par exemple, la posture à adopter par le méditant, le contrôle de sa respiration et de son imagination. Il ne faut pas laisser par trop son imagination vagabonder dans la quête d'une vision des réalités de la Sainte Trinité. Autre conseil qui a son importance : celui d'être fidèle, chaque jour, à s'exercer, sans se lasser, à rechercher ce Dieu toujours présent qui assure lui-même le progrès du persévérant.

Ce voyage au cœur des réalités divines se compose de trois parcours. Le premier dénommé *Voyage en Dieu* est conçu comme une progression de l'âme vers Dieu ; le deuxième, *Le souffle de la liturgie chrétienne transcendanté*, suit les moments marquants de la liturgie en soulignant le souffle qui la dynamise et la conduit vers son sommet ; le troisième propose des méditations sur l'Apocalypse de saint Jean.

Cet ouvrage, très accessible, est à recommander à tous ceux et à toutes celles qui aspirent à acquérir quelques repères pour devenir davantage « le partenaire intégré de la Sainte Trinité » et à vivre « embrassé par le Père notre Créateur, ne faisant qu'un avec le Christ notre Sauveur, abandonné à l'emprise du Saint-Esprit ».

Monique Desthieux

**Dominique-Marie Dauzet**  
***La mystique bien tempérée***

*Écriture féminine de l'expérience spirituelle*  
 XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle  
 Cerf, Paris 2006, 382 p.

Le propos de ce livre est de scruter avec attention quelques récits féminins d'expériences spirituelles au XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle. L'auteur nous fait remarquer que parmi les différents domaines où s'opère de nos jours l'étude du catholicisme contemporain (la dogmatique, la morale, l'apologétique ou encore l'homilétique), le récit d'expérience spirituelle n'est pas le mieux loti. Les historiens hésitent à s'affronter aux textes de ce genre qui peuvent paraître trop convenus ou être le reflet d'une piété décourageante. Cependant, ces récits d'expérience mystique - ou plus largement de vie spirituelle - écrits entre 1850 et 1950 et majoritairement féminins font partie de l'histoire de la spiritualité contemporaine. L'auteur a voulu décrypter les paroles d'un sexe sans parole dans l'institution, des femmes qui font percevoir en des milliers de pages oubliées, souvent encore inédites, leur expérience de Dieu.

Il nous est présenté tout d'abord quelques figures du carmel français. Parmi elles : Elisabeth de la Trinité. Le carmel n'est-il pas un laboratoire de choix pour expérimenter, au long des jours, la relation avec Dieu ? Ensuite, nous faisons la connaissance de deux religieuses ayant exercé, non sans difficultés, de grandes responsabilités : l'une, Cécile Bruyère, abbesse de Solesme, l'autre, Marie Odiot de la Paillonne, fondatrice d'un monastère de contemplatives au cœur de la Drôme provençale.

Un troisième volet est consacré à quatre femmes laïques du XX<sup>e</sup> siècle, Elisabeth Leseur (1866-1914), Jeanne Schmitz-Rouly (1891-1979), Camille C. (1900-1971) et Mary Kahil (1889-1979). Elles ont décrit, parfois avec des mots de feu, leur relation avec l'ineffable, avant d'arriver à un état d'union continue avec le divin, dans le calme et la sérénité. Écritures qui explicitent le désir enfoui au plus profond du cœur humain : celui de n'être pas seul, mais de vivre en présence de l'Autre.

Monique Desthieux

**Waltraud Verlaguet**  
***Comment suivre Dieu***  
***quand Dieu n'est pas là ?***

*L'« éloignage » de Mechthild de Magdebourg (XIII<sup>e</sup> siècle)*  
 Cerf, Paris 2006, 108 p.

Mechthild de Magdebourg développa une mystique tout à fait particulière dans son livre *La lumière fluente de la divinité*. Cet ouvrage suit le développement spirituel de la vie intérieure de la béguine. Il influencera la mystique ultérieure, notamment celle de Maître Eckhart, d'environ cinquante ans le cadet de Mechthild et originaire comme elle de la région d'Helfa, près d'Eisleben.

En commentant le *Cantique des cantiques*, Mechthild décrit de façon vibrante la rencontre entre Dieu et l'âme. Elle a retraduit en langue vernaculaire les récits de la bien-aimée cherchant désespérément son amoureux à travers les rues de la ville.

Le *Cantique des cantiques* avait déjà pris une grande importance dans la théologie du XII<sup>e</sup> siècle, surtout dans la spiritualité cistercienne, comme celle de Bernard de Clairvaux ou de Guillaume de Saint-Thierry. Mais alors que les écrits cisterciens donnent l'espérance d'une prochaine visite de l'Époux, Mechthild invite à renoncer aux jouissances spirituelles habituellement associées à la mystique du *Cantique*.

Si cette intéressante étude a pour titre *L'éloignage*, c'est parce que son auteur prête attention à un thème bien spécifique : le sentiment de l'absence de Dieu et la souffrance que ce sentiment procure. Mais Mechthild ne glorifie pas la souffrance pour elle-même ; elle incite à penser que c'est dans l'éloignement que l'âme fidèle trouve l'accomplissement d'une union durable avec l'amant divin. L'absence de Dieu, ressentie si cruellement, anime son désir de suivre Jésus sur la croix lorsqu'il eut le sentiment d'être abandonné par son Père.

Mechthild de Magdebourg exprime sa relation intime à Dieu dans un langage très poétique. Elle voudrait faire partager sa confiance inébranlable dans le Bien-Aimé, présent dans son absence même.

Monique Desthieux

## Bible

**Enzo Bianchi****Ecouter la Parole***Les enjeux de la « lectio divina »*  
Lessius, Bruxelles 2006, 102 p.

A ce profond et long parcours de recherche sur la Parole dans les Ecritures, une affirmation de Grégoire le Grand donne d'emblée un ton passionnant : « Oui, l'écriture croît vraiment avec celui qui la lit. » Persuadé que l'avenir de l'Eglise sera marqué par une pratique de plus en plus répandue de la lecture de la Bible, Enzo Bianchi rappelle avec insistance que, pour être féconde, toute lecture spirituelle de l'écriture doit se faire, personnellement ou en communauté, dans le climat « d'un cœur qui écoute ». En effet, la *lectio divina* permet au lecteur de puiser dans le texte biblique une parole vivante qui oriente et façonne l'existence.

Dans la présentation de la *lectio divina* comme un nouveau chemin ecclésial possible, voire souhaitable, les obstacles, les difficultés et les exigences ne manquent pas. Toutefois, une telle approche se révèle une chance de renouvellement intérieur pour soi-même, pour les communautés paroissiales, les responsables de la catéchèse et tout autant lors de célébrations liturgiques et eucharistiques.

Cet ouvrage, qui rassemble bon nombre de termes en latin, en grec ou en hébreu et qui se réfère à d'autres écrits anciens et contemporains, sera une source de réflexion pour les agents pastoraux. La qualité de ce message, clair et pertinent, le rend vraiment abordable.

Gaëtane Walckiers

**Pierre Martin-Valat****Symboles bibliques en littérature**

Cerf, Paris 2006, 192 p.

Dans sa postface, l'auteur nous rend attentifs aux symboles diurnes avec lesquels il commence son essai et au symbole de l'Innocent avec lequel il le termine. D'un visage éblouissant, à celui bafoué, la gerbe est nouée... Soleil de justice comme point de départ, esclave crucifié à l'autre bout. Ce sont les perspectives d'amour qui s'ouvrent à nous. Celui qui se penche ainsi sur les symboles antiques, bibliques et littéraires est un érudit

dont la culture est éblouissante. Professeur de lettres classiques, conférencier et homme de radio, il fascine par ses connaissances et son aisance. Dans chacun de ses thèmes (il y en a quatorze en tout), il se penche sur la mythologie générale, sur l'Ancien et le Nouveau Testament et termine par un feu d'artifices : la littérature.

C'est un réel plaisir de se laisser conduire par un guide aussi brillant. Plaisir qui ne fait qu'augmenter à chaque découverte mais aussi à chaque remise en lumière de connaissances acquises qui sommeillent dans un coin de notre être. Retrouver au gré des pages des fragments de poèmes aimés, c'est tout simplement délicieux. Se souvenir de Chrétien de Troyes, de Du Bellay, de Dante, de Montaigne, de Rumi, de Ronsard, de Nerval, de Rimbaud, de Saint-Exupéry, de Gorki, de Tolstoï, de Yourcenar, d'Alain Fournier, de Teilhard de Chardin et de tant d'autres encore, est revigorant. Terminer par Francis Jammes et son *Je vous salue Marie*, mis en musique par Georges Brassens, est un bain de jouvence.

Marie-Luce Dayer

**Philippe Lefebvre****Livres de Samuel et récits de résurrection***Le messie ressuscité « selon les Ecritures »*  
Cerf, Paris 2004, 512 p.

L'auteur, dominicain, professeur récemment nommé de l'Ancien Testament à l'Université de Fribourg, se propose de répondre à quelques interrogations essentielles : si vraiment il y a un Dieu créateur, comment se comporte-t-il vis-à-vis de la vie qu'il a donnée ? S'il y a une pensée de la résurrection, il faut regarder comment elle s'enracine dans l'expérience humaine des diverses générations. Elle ne se propose pas d'emblée comme une déesse sortie armée et casquée du cerveau de Dieu, pour aller à la conquête du monde et imposer sa suprématie notionnelle. Elle procède d'une observation du réel, d'analyses de faits et de paroles, dans le quotidien des personnages bibliques.

Philippe Lefebvre a choisi de regarder les livres de Samuel, fondateur de l'histoire messianique, pour étudier la relation entre les textes de résurrection de l'Evangile et son annonce dans l'AT. Il n'y a aucune mention explicite de la résurrection en Samuel.

C'est sans doute l'indice que Samuel, qui aborde de manière incessante ces questions de vie et de mort, le fait d'une autre manière qu'un exposé didactique.

Les femmes, dans les Livres de Samuel, sont souvent annonciatrices de la vie. Ainsi, Anne la stérile, après l'enfantement de Samuel, n'affirme-t-elle pas dans son action de grâce, que si Dieu fait vivre et mourir, c'est lui qui fait monter quelqu'un du schéol (1 S 2,6). En Rachel, vie et mort se côtoient. C'est à cette femme, humiliée dans sa stérilité et qui n'a cependant jamais désespéré de faire venir la vie, que Dieu accorde d'être mère. Mais à la naissance d'un nouveau fils, Rachel meurt, comme en Jean 19 où le Fils meurt, laissant un fils nouveau à sa mère.

L'auteur propose une approche descriptive des textes de l'AT. Il s'attache à regarder les situations où agit Dieu, pour retrouver ces mêmes situations dans l'Evangile. Il nous montre avec talent que les Evangiles se réfèrent à une quantité étonnante de faits et d'images présents dans Samuel. Cette relecture des textes de l'AT n'était-elle pas prescrite par le Christ pour comprendre son passage de la mort à la vie !

Monique Desthieux

---

## ■ Psychologie

---

### **Michel Salamolard** ***Deviens qui tu es***

*Jalons pour orienter sa vie*

Saint-Augustin, St-Maurice 2006, 222 p.

Comme son titre, cet ouvrage a le mérite d'être simple, du moins au premier abord. Il rendra un précieux service à bon nombre de responsables professionnels, à des parents, à des jeunes, tant il est vrai que les réalités élémentaires, voire les vérités premières, se découvrent lentement, à petits pas. De l'adolescence aux personnes qui se situent au seuil du quatrième âge, *Devenir ce que l'on est* dure aussi longtemps que la vie. Les réflexions suggérées avec pédagogie par l'auteur, ainsi que les exercices pratiques qui sont proposés concernent dans le droit fil ceux et celles qui s'imaginent se connaître et qui, souvent, passent à côté du bonheur du présent et empêchent les autres d'exister.

Même si le tutoiement du lecteur donne un ton quelque peu familier à cette approche qui se veut amicale, les références psycho-

logiques, qui sont amplement apportées, rejoignent les composantes fondamentales de l'existence : le corps et l'esprit, les soifs d'estime de soi, les faims de reconnaissance, le besoin de sens, la recherche spirituelle. Bref, l'accomplissement du projet de vivre passe par de sérieuses exigences, qui s'inscrivent dans le tissu relationnel du quotidien. Avec les potentialités qui caractérisent chacun d'entre nous, et sur lesquelles notre attention est attirée, le monde peut changer, là où je suis et maintenant.

Louis Christiaens

### **Jean-Christophe Durieux** **et Hannah Besser**

#### ***Développement personnel*** ***et professionnel***

ESF Editeur, Paris 2006, 224 p.

Dans cet ouvrage technique, deux praticiens en gestion des ressources humaines proposent une belle palette d'outils pour mettre en œuvre une démarche de développement personnel, notamment dans le monde des entreprises et tout autant dans le milieu des associations. Le lecteur est méthodiquement invité à identifier ses capacités et ses atouts potentiels, y compris ses failles, afin d'améliorer ses relations.

Loin d'offrir des « recettes », bien connues des familiers de l'accompagnement professionnel, la perspective des auteurs se révèle plus pointue : analyser et comprendre le détail des comportements dans le champ de toute personnalité. L'approche de ces pages requiert un investissement studieux qui, l'expérience le démontre, conduit à mieux percevoir ses peurs et à en être maître, à s'appuyer sur le dynamisme de ses désirs et sur la force de ses compétences.

En somme, ce livre, comme le bon vent, sera utile à ceux et celles qui ont la ferme intention d'évoluer, de se perfectionner.

Louis Christiaens

**Alfeyev Hilarion**, *Le chantre de la Lumière. Introduction à la spiritualité de saint Grégoire de Nazianze*. Cerf, Paris 2006, 412 p.

**Augustin Antoine d'**, *L'oraison, une école d'amour*. Parole et Silence, Paris 2006, 158 p.

**\*\*\*Col.**, *La philosophie chrétienne d'inspiration catholique. Constats et controverses. Positions actuelles*. Academic Press, Fribourg 2006, 286 p. [40622]

**Delorme Christian**, *Prier 15 jours avec Antoine Chevrier, fondateur du Prado*. Nouvelle Cité, Bruyères-le-Châtel 2006, 122 p.

**Donneaud Henry**, *Théologie et intelligence de la foi au XIII<sup>e</sup> siècle*. Parole et Silence, Paris 2006, 846 p.

**Eisen Ute E.**, *Die Poetik der Apostelgeschichte. Eine narratologische Studie*. Academic Press/Vandenhoeck & Ruprecht, Fribourg/Göttingen 2006, 294 p.

**Fédry Jacques**, *Libre pour se décider. La manière d'Ignace de Loyola*. Vie Chrétienne, Paris 2006, 120 p.

**Fily Dominique**, *Nous avons cru à l'amour. Pierre et Marie-Christine Lemarié. Récit*. Nouvelle Cité, Bruyères-le-Châtel 2006, 186 p.

**Focant Camille**, *Marc, un évangile étonnant. Recueil d'essais*. Peeters, Louvain 2006, 402 p.

**Fulgence de Ruspe**, *La règle de la foi. (De Fide ad Petrum)*. Migne, Paris 2006, 132 p.

**Giussani Luigi**, *Le risque éducatif*. Nouvelle Cité, Bruyères-le-Châtel 2006, 156 p.

**La Soujeole, Benoît-Dominique de**, *Introduction au mystère de l'Eglise*. Parole et Silence, Paris 2006, 652 p.

**Lerbret Alain**, *Chants du silence. Les Psaumes pour aujourd'hui*. Labor et Fides, Genève 2006, 184 p.

**Lucchesi Bernard**, *Prier 15 jours avec Marie de Jésus Deluil-Martiny, fondatrice de la Société des filles du cœur de Jésus*. Nouvelle Cité, Bruyères-le-Châtel 2006, 120 p.

**McGinn Bernard**, *La transformation en Dieu. Douze grands mystiques*. Cerf, Paris 2006, 242 p.

**Musy Guy**, *Sanctoral*. Parole et Silence, Paris 2006, 112 p.

**Quenot Michel**, *Deviens ce que tu es. Propos familiers sur l'icône et son univers*. Médiaspaul, Paris 2006, 104 p.

**Remaud Michel**, *L'Eglise au pied du Mur. Juifs et chrétiens, du mépris à la reconnaissance*. Bayard, Paris 2006, 104 p.

**Rhétoré Jacques**, *Les chrétiens aux bêtes. Souvenirs de la guerre sainte proclamée par les Turcs contre les chrétiens en 1915*. Cerf, Paris 2005, 398 p.

**Sesboué Bernard**, *Yves de Montcheuil (1900-1944). Précurseur en théologie*. Cerf, Paris 2006, 432 p.

**XXX**, *L'Abandon à la Providence divine*. Autrefois attribué à Jean-Pierre de Caussade. Desclée de Brouwer, Paris 2005, 206 p. [40625]

Ces livres peuvent être empruntés

au **CEDOFOR**  
le Centre de documentation  
et de formation religieuses

18, r. Jacques-Dalphin  
1227 Carouge-Genève  
☎ 022/827 46 78.

**Horaires d'ouverture :**  
le lundi, de 14h à 17h,  
du mardi au jeudi,  
de 9h à 12h et de 14h à 17h.  
et le vendredi, de 9h à 12h.

-----  
**Pour en savoir plus et vous abonner à ses services :**

[www.cedofor.ch](http://www.cedofor.ch)

# L'odyssée de l'espèce

*Y a-t-il une vie après la mort ? Telle est, en substance, la question qui a été posée à un échantillon représentatif de 1026 Suisses par un institut de sondage lucernois. Une personne sur quatre a répondu « non ». Non, rien de rien, après la mort tout est fini, punkt schluss. Les autres ont répondu qu'il existait peut-être quelque chose, mais ils ne savaient pas trop quoi. Certains (moins de 10 %) ont parlé de réincarnation. Et, au final, il n'y a eu que 14 % des sondés pour faire référence à la représentation chrétienne de l'au-delà, en déclarant qu'après leur mort, ils iront « au ciel » ou « vers Dieu ». Un Suisse sur sept seulement croit au paradis ! Vous vous rendez compte ? On est loin de la chanson de Michel Polnareff.*

*Je me méfie des sondages, surtout quand ils portent sur des sujets religieux. Livrer le fond de ses croyances, surtout par téléphone, n'est pas un exercice facile. Néanmoins, ce sondage me laisse songeuse. S'il y a tant de gens qui ne croient pas au paradis, à la rencontre dernière et plénière avec Dieu, pourquoi sont-ils si nombreux à fêter Noël et Pâques ? Pour quelqu'un qui marche vers le néant, c'est totalement absurde de célébrer des choses comme l'Incarnation ou la Résurrection. Si la vie est verrouillée sur elle-même, si tout ce que l'humanité a pensé, dit, ressenti, imaginé, créé, aimé depuis la nuit des temps, si tout cela a été vécu en vain,*

*alors les incroyants devraient plutôt boycotter les fêtes religieuses, non ? Alors, pourquoi Noël et Pâques ? Parce que les gens voient là une occasion de se réunir en famille, de se gaver de dinde ou de gigot d'agneau, de prendre quelques jours de vacances ? Peut-être. Mais pas seulement. La fête religieuse - qu'on y croie ou pas - est signe. Signe qu'il est possible d'espérer. C'est cela que les incroyants fêtent : la possibilité d'une espérance. Du moins, j'espère.*

*Ouf ! Je viens de revoir L'Odyssée de l'espèce à la télé, ce documentaire qui retrace l'évolution de l'humanité depuis... je ne sais combien de millions d'années. Magnifique hommage au génie inventif de l'homme, à son opiniâtre soif de vivre, de durer, d'explorer, de progresser sur cette merveilleuse planète. En contrepoint, un reportage sur la fonte des glaces polaires, conséquence du réchauffement climatique provoqué par les gaz à effet de serre. Il paraît qu'il n'y aura plus de banquise au Groenland d'ici quelques dizaines d'années, que l'année 2007 s'annonce caniculaire, la plus chaude jamais répertoriée. Le climat se dérègle, c'est un fait. Il neige à Jérusalem et il fait une douceur printanière au Canada en plein hiver. Il y a vingt ans ou trente ans, les scientifiques qui osaient parler de protection de l'environnement se faisaient traiter de rêveurs réactionnaires, ennemis du progrès, et les journalistes qui se risquaient à prôner la diminution du trafic automobile étaient taxés de sales gauchistes écolos. Aujourd'hui enfin, du moins sous nos latitudes, une prise de*

conscience se dessine, des voix autorisées s'élèvent, des traités sont signés pour essayer de renverser la vapeur. Mais n'est-il pas trop tard ? Tout ce que l'humanité a pensé, dit, ressenti, imaginé, créé, aimé depuis la nuit des temps - tout cela a-t-il été vécu en vain ? Notre fabuleuse odyssée de l'espèce va-t-elle finir lamentablement, vaincue par cette nature que nous n'avons pas su respecter ? Ce serait trop bête. On trouvera un moyen. Du moins, j'espère.

Et si on n'en trouve pas, on pourra toujours aller coloniser la galaxie, ainsi que l'annonce Stephen Hawking. « Tôt ou tard, des catastrophes comme une collision avec un astéroïde ou une guerre nucléaire sont susceptibles de nous faire disparaître », explique Hawking, prestigieux représentant de l'homo sapiens sapiens (= l'homme qui sait qu'il sait) en dépit de la maladie qui le retient cloué dans un fauteuil roulant et incapable de parler autrement qu'avec un synthétiseur de voix. Selon l'astrophysicien britannique, l'humanité parviendra un jour à se déplacer plus vite que la lumière, ce qui devrait nous permettre, en cas de pépin planétaire, d'aller nous installer sur d'autres mondes que la Terre. En renonçant, bien sûr, à y exporter nos bombes atomiques et autres pollutions mortifères. Du moins, j'espère.

Y a-t-il une vie AVANT la mort ? Je me suis pas mal posé la question ces derniers temps. D'abord, en voyant une émission sur une petite ouvrière chinoise, trimant dix-huit heures par jour pour un salaire de misère. Ensuite, en parcourant le calendrier de la pro-

chaine Campagne de Carême, dont le thème concerne précisément le travail dans la dignité. On y trouve des exemples incroyables d'exploitation, à vous donner envie de hurler ! Domestiques de Hong-Kong humiliées, battues, violées. Fillette mexicaine de huit ans « offerte » par sa propre mère à une patronne esclavagiste. A hurler, je vous dis. Pour toutes ces victimes de l'injustice et de la soif de profit, y a-t-il une vie avant la mort ?

Y avait-il encore une vie avant la mort, une vraie vie, digne d'être vécue, pour Piergiorgio Welby, ce malade de dystrophie musculaire qui végétait dans son lit depuis dix ans ? Question cruciale à laquelle il a répondu par la négative, avec l'aide d'un médecin compatissant. Dieu ait son âme. Quoi qu'en pense le Vicariat de Rome, qui lui a refusé des obsèques religieuses, Welby a fait le bon choix. Du moins, je crois.

**Gladys Théodoloz**



# JAB 1950 Sion 1

envois non distribuables  
à retourner à  
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18  
1227 Carouge



**L'être humain n'est pas une marchandise.**

Nous croyons. Tout travail doit respecter la dignité humaine.  
CCP 46-7694-0. Toutes les informations sur nos projets sont  
sur [www.campagneoecumenique.ch](http://www.campagneoecumenique.ch)

